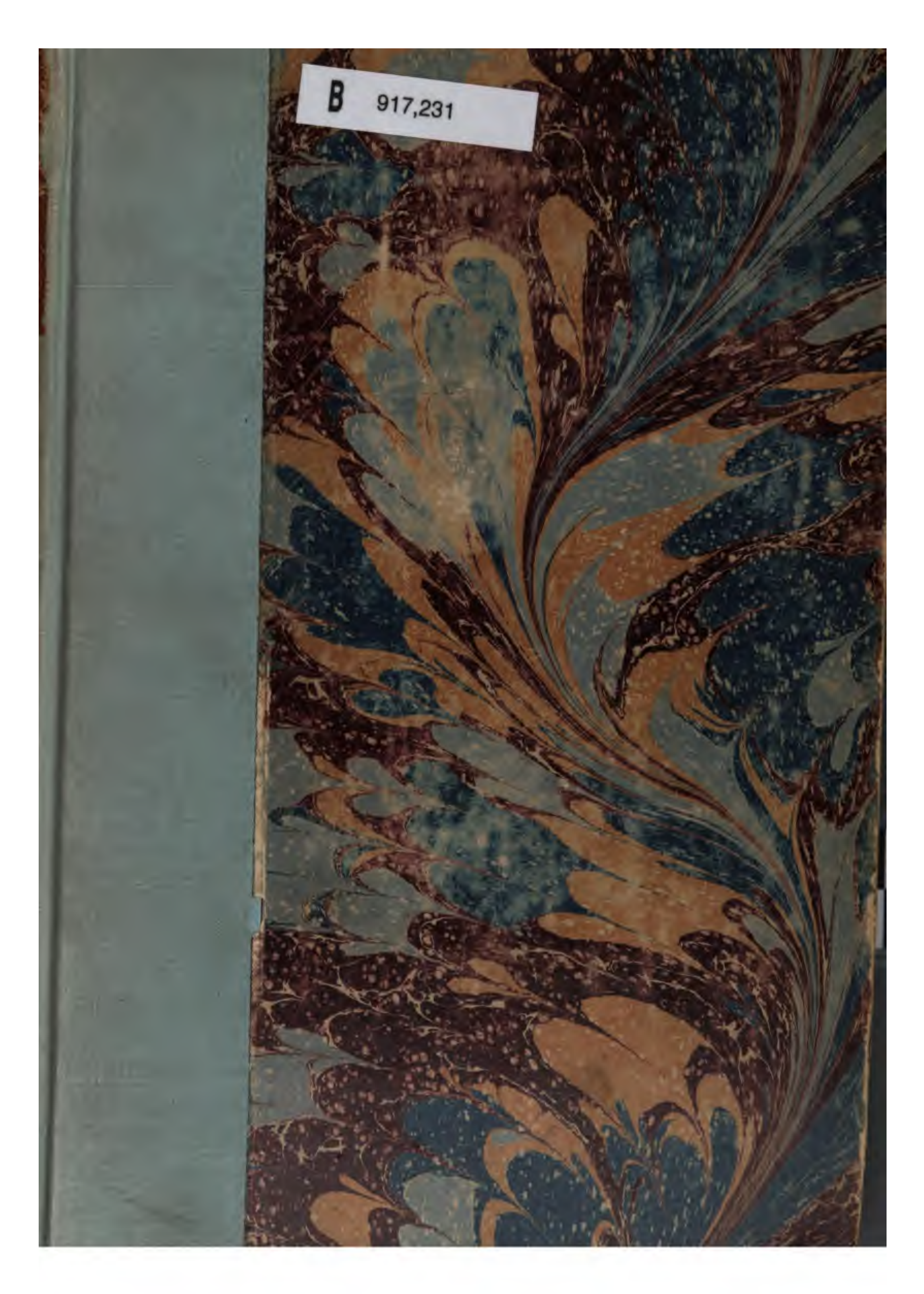
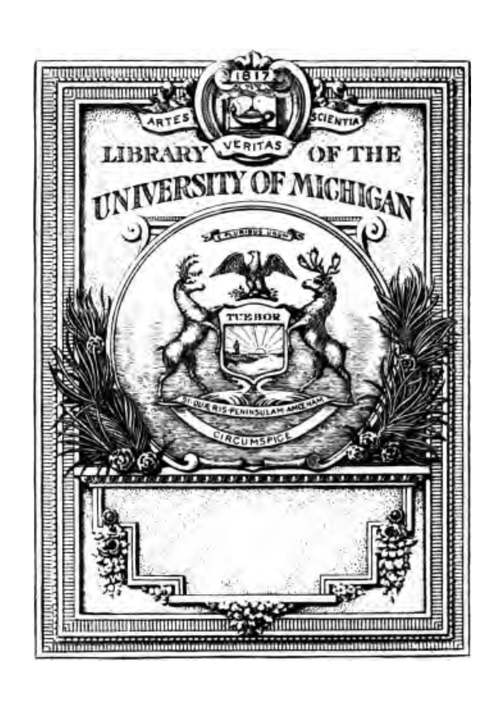




19











GAVARNI

MASQUES ET VISAGES

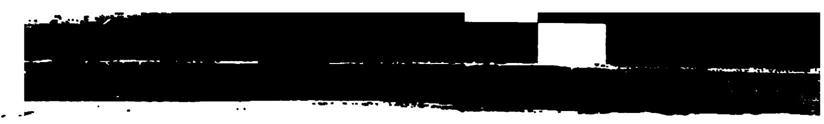


PARIS

PAULIN ET LECHEVALIER

RUE RICHELIEU, 60

1857



MASQUES ET VISAGES.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, 56, rue Jacob.

GAVARNI.

MASQUES ET VISAGES



PARIS

PAULIN ET LECHEVALIER,

RUE RICHELIEU, 60.

—

1857

1.

PRÉFACE.

L'histoire des mœurs s'écrit au jour le jour, de toute pièce et de toute main. Ses sources les plus communes et les plus abondantes sont le journal, le roman, la comédie, le pamphlet et l'épigramme; la peinture de genre et le dessin satirique. Mais l'histoire réduite à ces éléments particuliers ne tiendrait qu'un registre mortuaire, si quelque esprit vigoureux et généralisateur n'essayait, à de certains intervalles, de réunir, sous un caractère uniforme, des traits qui s'inscrivent isolément, et, en leur donnant une portée morale qu'ils

n'ont pas d'eux-mêmes, de les rendre propres à entrer dans la contexture d'une histoire raisonnée des mœurs. C'est seulement par un travail de ce genre que nous pouvons être initiés aux détails les plus intéressants de la vie privée des peuples. L'histoire générale arrive aux mêmes fins par un procédé sommaire. Elle a une tendance à abstraire et s'en tient aux caractères essentiels pour peindre une époque; elle renvoie aux originaux pour la preuve.

On a longtemps méconnu l'importance de l'histoire des mœurs. Il semblait qu'elle ne pût avoir d'autre objet que de satisfaire une vaine curiosité, ou, au plus, de guider vers l'origine de certains usages. Une nouvelle méthode historique devait lui rendre son utilité réelle. Voltaire est le premier parmi nous, qui en ait compris la véritable valeur. Son *Essai sur les mœurs*, chef-d'œuvre de pénétration et de lucidité, est le premier ouvrage

où se trouvent indiqués les rapports étroits qui lient l'histoire politique et l'histoire civile. Dans tous ses travaux historiques, Voltaire s'est attaché à développer parallèlement l'une et l'autre, et, grâce à cette méthode, l'histoire, dans ses mains, paraît, pour ainsi dire, plus vivante, plus lumineuse et plus instructive. Ce système historique, largement appliqué par Augustin Thierry, et avec une supériorité qu'il devait à sa vaste érudition, à une merveilleuse connaissance des mœurs, et par quelques autres historiens modernes qui ont marché sur ses traces, est devenu le fondement d'une nouvelle école historique.

Pour mieux comprendre l'importance de cette révolution dans la manière d'écrire l'histoire, il suffit de prendre une époque au hasard et de s'assurer, par comparaison, si la peinture qui nous en a été laissée peut approcher, pour l'exactitude, l'animation du récit et l'intérêt des détails, de l'his-

toire des temps mérovingiens par Augustin Thierry. Prenons un exemple loin de nous; il nous montrera les défauts d'une école qui a fini près de nous.

Il est peu de phases historiques d'un caractère plus saisissant que la décadence de l'empire romain. Nous ne savons pas de tableau plus émouvant, s'il était tracé fidèlement et avec simplicité, que la lente agonie de ce peuple si grand dans ses austères vertus, si avili au sein de la corruption de ses mœurs publiques et privées. On ne saisit pas bien les causes d'un changement de fortune aussi éclatant à travers l'emphase et la déclamation dont ne sont pas exemptes même les histoires les mieux faites de ce temps-là. Il n'est pas douteux qu'une esquisse morale, dessinée à grands traits, de cette société livrée à tous les raffinements du luxe, à tous les désordres qui suivent l'abus des richesses et la satiété, eût bien mieux

expliqué l'abaissement de la puissance romaine en nous montrant, d'une manière sensible, les altérations profondes qu'avaient subies les mœurs et le caractère des Romains sous une suite d'empereurs voluptueux, lâches, imbéciles ou sanguinaires. On peut dire, d'une manière presque absolue, que l'histoire vraie de cette période curieuse est moins dans les annales politiques de ces règnes inutiles que dans les écrits des satiristes de l'époque; et après avoir lu le recueil des épigrammes de Martial, par exemple, on sentira bien mieux le vide et l'insuffisance des historiens de la décadence et de tous ceux qui ont écrit sur leurs données.

Voilà l'utilité de la satire: Elle amuse d'abord la malignité des contemporains; elle devient, pour la postérité, une pièce historique.

En France, la satire, telle que la concevaient les anciens, est morte et n'a pas chance de revivre. Elle a été remplacée par une forme littéraire plus

libre, par un esprit plus soudain, par une malice moins réfléchie, mais non moins incisive ; elle a fait place au *petit journal*, qui deviendra de l'histoire à son tour ; laissons-le vivre.

Il nous reste encore le dessin satirique. Réservé jusqu'à ces derniers temps à la représentation outrée, grossière des ridicules, cette autre forme de la satire s'est, elle-même, modifiée, et, devenu plus délicat, ce dessin a pu traduire sans grimacer, avec la seule expression naturelle, une fine raillerie, et revêtir des pensées ingénieuses, des charmes d'un art élégant et noble. Cette transformation, qui s'est opérée sous nos yeux, est l'œuvre d'un artiste éminent qu'une haute intelligence, un sentiment profond du vrai et du beau destinaient à s'élever jusqu'aux grandes et sublimes conceptions de son art, et qui a préféré introduire toutes les perfections, toutes les grâces dont il était capable dans le genre qu'il devait illustrer. Le lecteur a

certainement nommé Gavarni. Le succès populaire que les nombreuses productions de cet artiste ont obtenu, nous rend son éloge facile. Des juges d'une plus grande autorité loueront ce talent magistral et cette merveilleuse habileté d'exécution qui donnent un prix inestimable aux compositions de Gavarni; nous n'avons à parler que de la partie morale de ses œuvres.

Nous citions tout à l'heure le poëte Martial pour constater l'immense service qu'il avait rendu à l'histoire des mœurs par son recueil d'épigrammes. On pourrait peut-être, sous quelques réserves, établir un parallèle entre le poëte latin et l'auteur de *Masques et Visages*. Nous trouvons dans l'un et dans l'autre la même ironie et la même âpreté de critique. Ils se rencontrent tous deux dans la peinture des mêmes préjugés, des mêmes erreurs et des mêmes vices. Semblables entre eux par un esprit vif et une finesse d'observation qui s'empare

des plus subtiles nuances d'un caractère, ils se ressemblent encore par la conformité de leurs procédés, par la souplesse et la fécondité de leur talent. Comme Martial, qui lançait chaque matin une épigramme nouvelle dans Rome, Gavarni s'est signalé par une exubérance de verve qui semble prodigieuse. Il n'est pas un coin de nos mœurs qu'il n'ait fouillé et mis en lumière par un de ces traits heureux qu'il trouve et fait paraître naturels à force de vérité. On a quelque peine à croire que les épigrammes de Martial fussent aussi inoffensives qu'il veut bien le dire lui-même; mais on n'a aucune raison plausible de le contredire et il faut bien s'en rapporter à sa parole, quand il s'honore de n'avoir jamais enfreint, dans ses écrits, les égards dus aux personnes même du moindre rang. Cette discrétion si rare chez un satiriste, Gavarni la possède à un suprême degré. Dans la volumineuse collection de ses dessins sa-

tiriques, il n'en est pas un seul qui touche à un individu par une allusion agressive quelque peu transparente; cette modération témoigne hautement de la probité de sa critique. Trop de rapports semblables accordent ces deux esprits si heureusement doués, pour que leurs œuvres n'aient pas une même portée et une égale fortune.

L'histoire morale de notre temps puisera des matériaux précieux dans les travaux satiriques de Gavarni. Elle y verra la société moderne comme dans un miroir. Il n'est pas un tableau plus frappant de l'esprit et des mœurs du XIXe siècle. Personne n'a mieux vu que Gavarni dans cette époque qu'il a remuée jusqu'au tuf. Observateur profond et critique exact, il accuse, avec une précision rigoureuse, les moindres accidents des caractères qu'il veut peindre; sa manière a la justesse d'un daguerréotype: on dirait la nature prise sur le fait. L'éloge le plus délicat loue moins bien que

le succès. La popularité dont jouissent les œuvres de Gavarni est la meilleure garantie de leur mérite, et à la fois leur recommandation la plus flatteuse.

Mais quelque grande que soit l'estime en laquelle les admirateurs de cet artiste ingénieux tiennent ses productions, nous oserions dire que bien peu de personnes en ont compris toute la valeur. Livrées au public par la voie du journal, c'est-à-dire sous forme détachée, il était difficile de suivre, dans l'entrelacement des sujets, l'idée dominante qui leur sert de trait d'union et leur donne un sens moral et instructif sous leur apparente légèreté. Beaucoup de ces dessins satiriques ont paru agréables ou spirituels seulement, qui sont en réalité des développements savamment étudiés d'un caractère général et tirés de cet ordre d'observations philosophiques auquel Molière empruntait les traits si caractéristiques de ses per-

sonnages. La division a dérobé l'enchaînement rigoureux de tous ces sujets qui se tiennent entre eux par une relation d'affinité, à peu près comme les pièces subalternes d'un échiquier dans la main d'un joueur. Cet inconvénient nous a suggéré l'idée de réunir, dans un même cadre, toutes les parties de cet œuvre complexe. Un semblable travail devait beaucoup gagner dans l'ordre logique des idées et la classification systématique des sujets, s'il eût pu être exécuté par Gavarni lui-même. Nous regrettons que sa modestie l'ait empêché de se charger de ce soin.

Réduit à nos propres lumières, nous avons cherché à échapper à cette difficulté en simplifiant, ou, en d'autres termes, en substituant la simplicité à la multiplicité, c'est-à-dire en diminuant presque toujours la compréhension de l'idée générique. La nécessité de condenser une aussi vaste matière en un petit nombre de tableaux nous a fait recher-

cher les caractères généraux, en supprimant souvent des nuances délicates qui constituaient des sous-genres nettement tranchés. Il n'est pas douteux que Gavarni n'eût procédé différemment; mais il était le seul qui pût démêler, avec une parfaite intelligence, les innombrables fils qui font mouvoir les acteurs de cette comédie si variée qui a pour titre *Masques et Visages.*

Le désir de bien faire, soutenu par une attention minutieuse, ne pouvait suffire pour nous préserver des imperfections que doit nécessairement présenter la composition de ce petit livre. L'auteur et le public regretteront, sans doute, quelques omissions. Nous devons répondre qu'il ne nous a pas toujours été facile de nous procurer les textes complets ; malgré ces suppressions, qui n'ont pas été volontaires, nous avons la certitude de n'avoir omis rien d'essentiel. En conservant les grandes divisions de l'auteur, nous nous sommes attaché

à renfermer dans chacune d'elles un nombre d'éléments suffisants pour en former une idée générale. La classification de Gavarni, fondée sur des degrés relatifs, quelquefois d'une extrême ténuité, est plus subdivisée et incomparablement plus savante, mais il nous a semblé qu'une division excessive pouvait amener quelque confusion, à cause de la forme abrégée de ce livre, qui ne comporte pas de longs développements.

Malgré les changements que nous avons introduits dans la coordination des parties, ce livre n'en est pas moins tout entier de Gavarni. Il nous parait résumer l'esprit de ses œuvres et donner la substance de ce travail d'observation qu'il a consacré longuement à l'étude des mœurs de la société parisienne. Nous pouvons dire librement ce que nous pensons de cet ouvrage, nous qui n'attendons rien de sa réussite : la faveur constante et méritée qui s'attache au nom de

Gavarni lui présage un succès non moins grand que celui de ses dessins satiriques. Il plaira aux lecteurs d'à-présent par un tour d'esprit railleur et mordant qui lui imprime le cachet de la satire; il instruira le lecteur d'un autre âge en faisant passer sous ses yeux le tableau parlant de nos mœurs et de nos ridicules. C'est par ce dernier avantage que le livre de Gavarni se distinguera de la plupart des productions de ce temps, qui amusent le public un jour et ne doivent pas avoir de lendemain.

Tout en nous préoccupant aussi particulièrement du fond même du livre, nous ne pouvions négliger le dessin, qui est, en quelque sorte, le relief de l'idée. Le concours de Gavarni dans l'exécution de la partie artistique ne pouvait manquer d'assurer à ce travail une plus grande somme de mérite; nous regrettons sincèrement de n'avoir pu donner à ce livre cette perfection rare dont lui

seul était capable. M. Godefroy-Durand, qui a bien voulu se charger de la tâche difficile de le suppléer, est un jeune artiste qui ne pouvait plus heureusement débuter qu'à côté de Gavarni. L'interprétation intelligente et habile qu'il a fournie de l'œuvre du grand artiste donne la mesure d'un talent déjà mûr pour des ouvrages sérieux. M. Godefroy Durand s'est tiré avec bonheur d'une épreuve que le rapprochement rendait périlleux; il a montré tout ce que peut la témérité aidée d'un beau talent et de beaux modèles.

L'opinion que nous exprimons ici sur le travail de M. Godefroy-Durand ne sera partagée par personne aussi complétement que par Gavarni, qu'une rare affabilité a porté toujours à accueillir et à encourager les jeunes artistes. Ce sentiment bienveillant, qui le dispose si favorablement pour le mérite naissant, lui fait encore aimer loyalement le mérite parvenu. Il est du petit nombre de ces

artistes honnêtes et désintéressés que la réputation des autres n'importune point. Comme il admire sincèrement, il ignore de tout point l'art si méprisable de ces perfidies italiques au moyen desquelles on assassine un talent que l'on n'ose attaquer; ce n'est pas lui qui empoisonnerait jamais le bouquet qu'il offre à un grand homme. Nous voudrions pouvoir ajouter qu'il a toujours été traité avec la même loyauté. Nous devons dire à ce sujet que nous avons été surpris et affligé qu'un critique mal inspiré osât l'accuser d'avoir mis à contribution des amis, dont on ne craint pas d'imprimer les noms, pour les légendes qui expliquent ses dessins satiriques. Cette allégation, qui sera contredite par tous ceux qui ont vécu dans l'intimité de Gavarni, serait la plus noire des calomnies si elle avait la moindre apparence de fondement; elle nous paraît être plutôt le résultat d'une erreur ou d'une méprise. Pour

nous, qui connaissons toutes les ressources de cette haute intelligence et l'honnêteté qui est la base de ce beau caractère, nous affirmons que la supercherie que l'on reproche à Gavarni est impossible.

Nous n'aurions pas mentionné cette injuste imputation si elle ne nous fournissait une occasion de rappeler que ç'a été le sort d'un grand nombre d'hommes illustres de tous les temps, d'être en butte à un semblable déni de leur gloire. Tout récemment encore, un critique, mieux renseigné que les contemporains de Shakspeare, a entrepris de démontrer que ce mâle et beau génie n'avait été que l'éditeur responsable d'ouvrages anonymes de Bacon. — Heureux ceux qui, comme Gavarni, essuient la calomnie de leur vivant et quand ils ont encore des amis pour les défendre!

S'il devait rester un jour quelque chose de l'imprudente supposition que nous avons cru devoir

relever, dans l'intérêt de la vérité et de la justice, il faut que les lecteurs d'une autre époque sachent bien que notre protestation n'a pas attendu que le temps eût rendu les preuves impossibles. Fort de notre conviction et du témoignage surabondant de l'auteur, nous défions toute contradiction. En appelant un débat avec cette confiance, nous savons d'avance que nous avons pour nous la conscience de ceux-là même dont on a osé dire que Gavarni avait emprunté la plume. Il est souvent arrivé à cet auteur de prêter bénévolement son esprit, mais il n'emprunta jamais celui des autres.

I.

LES PARTAGEUSES.

Elles sont un rameau de la famille des parasites.

Il n'est pas vrai que leur vie soit un roman; elle ressemble assez à une chanson — de corps-de-garde.

Il faut un fard à toute laideur; elles le savent, et pensent réhabiliter leur vertu en donnant à croire qu'elles ont été perdues par l'orgueil, comme les anges révoltés, ou par une fragilité de nature, comme leur première mère. C'est une exagération de force et de faiblesse. Qui peut les croire?

Voici la vérité sous une gaze.

La partageuse est née pauvre. L'éducation n'a corrigé ni ses instincts ni son orthographe. Sa première, sa plus irrésistible passion a été pour les meringues et les robes de soie. Sous l'empire de cet amour immodéré, sa légèreté a fait le reste. L'*Arthur* auquel la chaste vestale s'était fiancée de son agrément semblait lui promettre un avenir gros de cachemires et de petits-fours: l'illusion fut de courte durée. Une série

indéterminée d'injustes noces l'a éclairée sans décourager son ambition. Un Turcaret, en la couvrant de sa protection, l'a faite partageuse; et, pour s'accommoder à son état, elle a rompu avec tous ses scrupules. Elle a appris que les hommes veulent être moqués et dupés, et elle a fait de la ruse le ressort de ses moindres actions. Des clients sans pudeur ont assiégé sa maison et y ont fait affluer toutes les délicatesses du luxe. On la prendrait pour une patricienne. Elle a des étoffes précieuses, des tapis somptueux, des chevaux impatients et des laquais à ses armes. C'est plus qu'elle n'avait rêvé dans sa pauvreté; mais elle ne comptait alors, pour se pousser, que sur sa jeunesse et sa belle humeur, et les élans soudains d'un cœur toujours prêt à se rendre. L'impudence a d'autres ressources et une meilleure fortune. C'est dans les phases rapides de cette vie pleine de mensonge et d'un faux éclat, que Gavarni va nous peindre les Partageuses, pauvres femmes, insouciantes courtisanes; éphémères qui s'agitent un moment dans un rayon de soleil, et rentrent bientôt dans l'ombre.

LES PARTAGEUSES.



— Dieu! si j'étais née honnête! jamais un homme qui ne m'aurait pas convenu!... ne m'aurait été de rien!



Bonne renommée vaut mieux que balcon doré.



— Dites-moi, Monsieur... j'suis négociante... Entre nous, un m'sieu d'Pignon-fumé qui reste ici, c'est-i'... solvable?



— J'ai pourtant, chez nous, gardé les dindons!

— A présent, ce sont eux qui te gardent.



— Vous connaissez cette charmante personne?

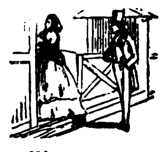
— Parfaitement; c'est la femme de deux de mes amis.



— Madame de Saint-Aiglemont, Madame, s'il vous plaît?

— C'est ici, mo'sieu... M'ame Chiffet!... on te demande.

— Faut dire que ces bottines-là auront fréquenté pas mal de paires de bottes!



— L'amour platonique!....... En voilà une pose!



— Ah! je te prie de croire que l'homme qui me rendra rêveuse pourra se vanter d'être un rude lapin!



Combien as-tu fait de passions malheureuses? ô Hélène!

— Combien as-tu cassé de pipes? ô Hector!



— Mademoiselle, v'là ce que c'est qu'un homme!

— Connu!



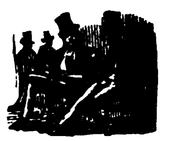
— Comme ça doit vous coûter cher, madame Hortense, une calèche comme ça, bleue, avec les deux chevaux !

— Moins cher qu'à toi tes socques, imbécile.



— Les lorettes, moi, j'aime cela : c'est gentil comme tout, ça ne fait de mal à personne !..... Quoi ! des petites femmes qui.....

— Qui gagnent à être connues.....



— ..... Pas moyen : c'est une femme invisible à l'œil nu.

— A l'œil ?

— Hein ?

— Je te dis d'envelopper ta tendresse dans un billet de cinq cents livres.

— Je te dis que c'est une femme honnête !

— Ça peut être une honnête femme.



Ils vivent de ses rentes.



— Merci, Colombe. Vous êtes bien agréable en général, quoiqu'un peu chose en particulier; mais le général, Colombe, c'est tout, et le particulier rien du tout.

— Ça n'empêche pas, mo'sieu François, que je connais un général à qui on a fait des queues avec pas mal de particuliers.



— Tu es donc bien coiffée du petit?

— Tais-toi : voilà trois semaines..... c'était le jour de la Saint-Médard, un mardi; ma chère, il m'a plu tout de suite.

— Ah bien! t'en as pas fini avec cet Henri-là : il a plu le jour de Saint-Médard... t'en as au moins pour quarante jours!



— Le mien est blond..... J'aime pas les blonds, t'aime pas les bruns : changeons.

— T'es pas gênée! La robe de chambre du mien est doublée de satin partout, je veux du retour...



— Ma chère, les hommes, c'est farce! toujours la même chanson : une femme à soi seul.

— Toqués! toqués!



— Tu n'as plus le sou!... Et la bicoque de ton grand-père, puisqu'on t'en donne quarante mille francs, qu'est-ce que t'en fais?..... Je ne sais pas comment tu n'es pas honteux, un homme comme il faut, d'avoir une maison rue Bar-du-Bec.



— . . . . . .

— Ta maison est lourde!

— Si j'avais un cheval de moins.

— Ou un gentilhomme de plus.



— J'ai pensé à vous, demandez à Norine! Je lui ai dit tout de suite. J'ai dit : Ce n'est jamais Cubsac, un homme si comme il faut, qui laissera une femme dans l'embarras pour quinze cents malheureux francs... et c'est pour vous conter ça, mon petit mo'sieu de Cubsac, que je vous ai engagé à venir sans façon me donner à dîner ce soir.



— On ne peut pas parler à Mademoiselle; elle fait ses ongles.

— Et le mo'sieu... n'y est pas?

— Mais, cornichon de père Brodiquinowki! si nous avions quelqu'un, je vous dirais : N'y a personne.



— Jeudi vous dîniez chez Vachette avec un grand m'sieu...

— Farce?... Oui... c'est le touchant Némorin dont je suis l'Estelle pour le quart d'heure. Il n'a qu'un œil, cet homme; c'est égal, i' m' déplait.



— Plus je te vois, plus je l'aime.



— . . . . .

— Et vous, garnement! Si l'on vous redemandait toutes les illusions qu'on vous a données?



— Ah! çà, voyons, mo'sieu le baron, que diable voulez-vous qu'on en fasse, de votre confiance, si l'on n'en abuse pas?



— A ta place, moi, je lui reprocherais tous mes torts... Et ça serait fini.



— Ne plus m'aimer!... Mais Paméla, ce serait un luxe que vos moyens ne vous permettent pas.



— Pont-à-Mousson ? C'est une bien petite ville, mais les hommes n'y sont pas ennuyeux comme ça!



— Voyons, Tibine, devenons une femme honnête.

— ..... Difficile !

— Vous n'avez jamais essayé.



— Et dire qu'on a eu cinq mille francs de loyer, calèche orange et loge aux Bouffes, et tout!

— Ah! dame! les hommes se suivent et ne se ressemblent pas.



— As-tu jamais vu! Élodie Charnu qui ne vous regarde plus les camarades depuis qu'elle a trouvé un serin de monsieur pour se marier!... Ça fait des manières et ça a dansé dans les chœurs... Je vous demande un peu, une porte-maillot comme ça!...

— Et qui en avait vu des cavalcades!



— Qu'est-ce qui te dit que Louison valait mieux qu'une autre?

— Mais toujours, la voilà mariée, vicomtesse de Coquardy, posée dans le monde, reçue partout....

— Parce que ça trouve un serin dans une couvée de pierrots!.. Voilà-t-il pas!



— Vous connaissez ce cachemire ?

— Parbleu ! Ce qui vient de la brute retourne au pandour.



— ..... Enfin, mon cher, au carnaval suivant, je lui donnai un fils, à cet animal.

— Eh bien ?

— Eh bien ! il n'en a pas voulu !



— Je vous ai sonné trois fois, Robinson !

— J'étions là, madame... en bas... au coin... même que je prenions un canon, nous deux le papa de Madame.



—T'as bien tort, va, ma fille, de laisser ta petite te parler comme ça

— Dis : grand'mère, tu nous embêtes.

4



— Manman, grand'manman dit que tu dois m'apprendre tout ce qu'elle t'a appris quand t'étais petite.

— Eh bien! dis à grand'manman qu'elle aille se faire fiche!



— Mais au moins, moi! je ne suis pas numérotée... comme un fiacre!

— Parce que c'est sous remise et que ça roule au mois!...

II.

LES LORETTES VIEILLIES.

L'ombre approche, et, comme les vierges folles, toutes ces imprévoyantes femmes, qui ont consumé dans les rires le jour de leur prospérité, n'auront pas d'huile à mettre dans leur lampe quand la nuit sera venue.

L'âge a sonné; la beauté s'est évanouie. Les adorateurs se sont enfuis comme les oiseaux à l'approche de l'hiver. La partageuse est tombée de son ciel; et dans ce monde qu'elle quitte, où la jeunesse succède à la jeunesse, on ne se souviendra d'elle non plus que des vieilles lunes. Le génie qu'elle a déployé dans les intrigues équivoques, elle le transporte dans quelque industrie ténébreuse. Elle essaye de vendre à de jeunes partageuses, qui se rient de sa tardive sagesse, les fruits d'une expérience qui ne peut plus profiter à elle-même. Sa vieillesse est un long martyre. Le chapeau rose qui passe, la voiture qui emporte au bois un minois effronté, les sensualités qu'elle sa-

voure du regard aux vitrines de Chevet, lui rappellent la persistance de ses premiers instincts : elle aime toujours les chiffons et la cuisine. Elle en est réduite à envier sans espoir de posséder. Comme elle n'attend rien de l'avenir, ses illusions sont dans le passé. Elle se ressouvient avec amertume, mais non sans quelque jouissance, de ses grands jours ; elle n'a pas d'autre baume pour ses blessures. Autrefois elle méprisait les hommes; elle les hait aujourd'hui. Elle n'est réconciliée avec aucun bon sentiment; mais elle n'a plus ces vives saillies de la jeunesse qui dérobaient ses vices : il lui reste le masque de l'hypocrisie pour cacher sa bassesse.

Il faut un châtiment à tant de hontes : sa fille, pervertie par ses exemples, s'abandonnera aux mêmes séductions, et se préparera les mêmes regrets par les mêmes fautes; et cette mère, abîmée de douleur, abreuvée d'humiliations, trouvera dans l'excès de son désespoir un cri déchirant que Gavarni a imprimé : c'est le dernier mot de cette histoire des Partageuses et des Lorettes.

LES LORETTES VIEILLIES.



— Et de la beauté du diable, voilà ce qui me reste... des griffes.



— Les poètes de mon temps m'ont couronnée de roses.... et ce matin je n'ai pas eu ma goutte! et pas de tabac pour mon pauvre nez!



— C'est aujourd'hui Sainte-Madeleine..... Ç'a été longtemps le jour de ma fête!

4.

— Ma petite maison, maman l'a mangée; mon frère Zidor a joué mes chevaux, mes châles, mes bagues... et tout. Enfin mon père a bu le reste.



— Je dis la bonne aventure depuis que je ne sais plus ce que c'est.



— A présent je vends du plaisir pour les dames.



— Ah! j'ai bien aimé le homard!



— Nous en avons pour une dizaine d'années, mes colombes, du roi de cœur et du roi de trèfle : deux affreux gueux ! Ça va se trémousser, ça va se chamailler pour les beaux yeux de la dame de cœur... Après quoi, la dame de cœur aura besoin de protections pour cirer leurs bottes.



— Allons ! va au marché, m'man... et n' me carotte pas.



— Moi..... Le mo'sieu donnait toujours pour le petit banc.



— Et quand j'en aurais un de sentiment, après ?

— Après ?... Et manger ?



— Zoé, voilà ta mère qui recommence encore ses histoires : « Le monde!..... les convenances..... Une mère de famille!... »

— Tu n'as plus d'anisette?



— Non, m'sieu Henri, je ne doute pas de la délicatesse de vos sentiments, ni ma petite non plus; mais voyons! je ne peux pas faire la soupe avec ça!

— Madame..... autrefois, c'était Louison.... quand moi, j'étais Madame.

— Encore, si j'avais autant de ménages à faire que j'en ai défait!



— Je dois me connaître en châles mieux que toi, Manon, qui n'as jamais porté que des cachemires d'osier..... moi qu'ai porté des cachemires de l'Inde!



— Mes respects chez vous, m'ame veuve Tout-le-Monde.



— Charitable Mo'sieu, que Dieu garde vos fils de mes filles!

LA VIE DE JEUNE HOMME.

Elle est un tissu d'erreurs et de vanités, d'illusions constantes et d'amours fugitives.

Tout sourit au début du chemin. Sur la route à plat de la jeunesse, rien ne gâte encore la perspective. Dans l'infinie variété d'objets et de tableaux qui frappent ses regards, le voyageur s'éprend pour tout du même feu et ne s'attache à rien. Tel est le fond de la vie de jeune homme.

Mais il vient une heure de lassitude où l'on s'aperçoit que les impressions sont toujours les mêmes, et l'on commence à compter avec l'ennui. Il faut d'ailleurs arriver, et l'on n'avance pas à battre les buissons. La curiosité est déjà émoussée; on veut être captivé par un intérêt plus sérieux. Dans cette disposition d'esprit, on trouve des fautes au paysage, des longueurs aux relais; puis, au bout, la servante de l'auberge ne paraît plus si jolie.

C'est la peinture fidèle de tes déceptions, ô jeu-

nesse! D'autres dégoûts te montreront d'autres réalités; mais, en bornant à ce premier essai de la vie le fruit de ton expérience acquise, il est une vérité dont tu dois te pénétrer, ô jeune voyageur! c'est que sur le grand chemin du monde, où tu cours, il faut savoir modérer tes admirations, ménager tes chevaux, et surtout te défier des sourires de la cabaretière.

Voilà ce que Gavarni a voulu t'inculquer dans ce chapitre qui te concerne.

LA VIE DE JEUNE HOMME.



L'indicatif d'un amour qui va jusqu'à l'infinitif.



Rien n'est plus embarrassant que le premier tête-à-tête quand on a tout à se dire... si ce n'est le dernier quand tout est dit.



— Quand on pense que voilà ce que c'est qu'un homme... et que les femmes aiment ça!



—Voilà huit mois, Auguste, que vous me promettez un mantelet. C'est pas gentil! Tu n'as pas le sou! tu n'as pas le sou!... Tu avais bien besoin d'acheter encore un cadavre, n'est-ce pas?... Égoïste! va...



— Et le dimanche, que fais-tu, mon garçon?

— Ma cousine, le dimanche, nous allons dans un jardin qu'on appelle la Grande Chaumière, où nous entendons la musique religieuse.

— Après vêpres?

— Après vêpres, ma cousine.



— Ne va pas te tromper! Si c'est un mo'sieu qui t'ouvre, tu diras ce que j'ai dit; si c'est une dame, tu ne diras rien: tu donneras ça, si c'est une bonne aussi, ou une petite fille.

— Il n'y a toujours que le mo'sieu qui ne doit pas voir.

— C'est ça.



— Tiens donc ça dans l'œil, innocent !... C'est mieux et plus commode.

—Oui, mais je ne peux pas.



— Tiens, bichette ! une goutte de rhum..... rien d'excellent comme ça pour la migraine.



Braver, tout le jour, le froid, la grêle et la pluie, attendre aquatiquement une femme adorée qui vous dira demain : Pauvre chéri ! je n'ai pas pu sortir.



Faire toute la soirée la partie d'un mari stupide qui gagne votre argent, se moque de vous, et va se coucher... à votre barbe.



— Pour justifier sa présence chez la femme d'un dentiste, ce pauvre Adolphe se fait arracher une dent par le mari.



— Belle dame, vous êtes joliment jolie ce soir! je souperais fièrement avec vous...

— Tu n'es fichtre pas dégoûté!...



— Tu pourrais te contenter d'un simple coup de pistolet à quinze pas; c'est déjà bien gentil!... Entre nous, Florentine ne vaut pas davantage... hein?



— Ça me coûte de quitter Paméla!...

— Pas si cher que de la garder.



— Je vas te présenter, bon! Mais... moi, qui est-ce qui me présentera?

— Moi, après.



— Combien m'en mets-tu donc de papillottes, Nini? Tout le Code civil y passera!

— Oui; mais, mon Bichon, tu seras gentil, faudra voir!



— C'était une femme que j'ai bien aimée!

— Farceur! tu l'as gardée quinze jours.

— Mais je lui ai fait la cour deux ans!

Rien ne pèse au bras comme la femme qu'on n'aime plus.



— Ah ! que c'était une riche nature de femme ! jolie, tout cœur ! pleine d'esprit... et si bon garçon !

— Ça, c'est vrai... enfin !... il y en a d'autres !



— Quelle différence y a-t-il entre les bergères et les petits écus ?

— C'est qu'on peut faire danser l'argent sans les femmes, et qu'on ne fait pas danser les femmes sans argent.



— Mais comment as-tu pu te laisser prendre comme ça ?

— Demande aux canards sauvages comment ils se laissent prendre !... Il a tiré sur moi le 1er mars, on m'a ramassé le 5 avril : voilà comme ça se fait.



— Voilà un tilbury, Paméla, qui nous a menés, en moins de trois mois, de la rue Saint-Jacques à Clichy... Hein, le bon cheval!



Victime d'un abus de créance.

IV.

LE CARNAVAL.

Quand on dit que le carnaval tombe en désuétude et qu'il va s'effaçant, je ne suis nullement persuadé d'un progrès de la raison et des mœurs. Je crois entendre un homme qui regarde dans un stéréoscope; il s'abuse sur une image double : le monde et le bal masqué. La corruption des mœurs a si fort accru la licence, qu'entre ces deux images je ne vois de différence que l'habit; c'est peut-être ce qui fait dire que le carnaval tombe.

Pourquoi donc tomberait-il? Est-ce que nous vaudrions mieux que nos pères? On dit : « C'est un plaisir usé. » Ce mot nous donne tout de suite l'explication de cette comédie vertueuse qui n'est au fond qu'un regret. Oui, il est bien vrai que les hommes d'un certain âge sont désabusés d'un plaisir qui veut l'ivresse et la furie de la jeunesse; mais ils n'en sont pas devenus plus sages : ce sont ces mêmes

hommes qui ont fait de la société un carnaval sans masque.

Pour Gavarni, cette différence même n'existe pas; il peint indifféremment et avec la même bonne foi les hommes et les masques. C'est toujours le même cynisme qui pose.

LE CARNAVAL.



—Viens au bal ce soir? Qu'est-ce qui te manque?

— Un pantalon.



— Malheureuse enfant! qu'as-tu fait de ton sexe?.....



— Encore une nuit blanche que tu me fais passer, Phémie.

— Eh bien! et moi, donc?

— Toi, Phémie, c'est pour ton plaisir.

— Eh bien! et toi? est-ce que ce n'est pas pour mon plaisir, bête?



— Y en a-t-i' des femmes, y en a-t-i'... Et quand on pense que tout ça mange tous les jours que Dieu fait! C'est ça qui donne une crâne idée de l'homme!



Le masque a beau mentir, Diogène femelle,
On sait ce que promet ton manteau de satin,
Et quelle affaire ici te fait, jusqu'au matin,
En guise de lanterne allumer ta prunelle.



— Bast! quand tu me donnerais un peu de sentiment pour ce soir...

— Ça l'use!



— Fichtre! que je ne voudrais pas être dans la peau du suborneur qui se jouerait de l'innocence de cette enfant!



—Écoute ce que tu vas ouïr, ô jeunesse! Faut pas accorder toute ta confiance au premier venu!... le second serait fumé.



— N'y aurait pas de société possible si une dame ne pouvait pas accepter un verre de vin... sans qu'on y fiche une giffle après, parce qu'elle aura dansé avec un autre... Pas vrai, Polyte?



— Monter à cheval sur le cou d'un homme qu'on ne connaît pas, t'appelles ça plaisanter, toi!



— Moi, mon Pierrot, n'y a pas de danger... Il est attaché à l'ambassade.

— Il est bien attaché?



— Ça ne te regarde pas ; de quoi te mêles-tu ? est-ce que son homme n'est pas là pour la battre ?



— Tu sais bien, Margouty, ce beau Turc qui m'avait parlé ; avec une veste, tu sais, à tout plein de belles affaires brodées le long des manches, et puis une culotte qui n'en finissait plus... enfin avec quoi je suis revenue de chez Mabile... et qui m'avait dit qu'il était suave ?...

— Eh bien ?

— Eh bien, Margouty ! c'est un homme qui vend de ces machines qui sentent bon, rue Vivienne.

— Et qui puent chez le monde.



— ... Et si Cornélie ne trouvait pas de voiture ?

— Nous irions à pied !

— Merci ! je serai canaille tant qu'on voudra, mais mauvais genre, jamais !



— Eh bien! on dit que certain colonel se marie... Te voilà veuve, ma pauvre bayadère!...

— Hélas! oui, mon pauvre Baron, et ta femme aussi.



— Avancez-moi donc cent sous, m'man, puisque j'vous dis que j'suis de garde à la mairrie c'matin...

— Et où donc qu'sont tes deux redingotes? animal!...

— M'man, j'ai mis ma veste au plan hier soir.

— Jésus! et ton aut'? malheureux!

— Puisque j'vous dis, m'man, qu'la bleue est restée pour le costume... Si vous n'm'avancez pas cent sous, j'vas monter la garde en arlequin, m'man... qu'est qu'ça m'fait?...



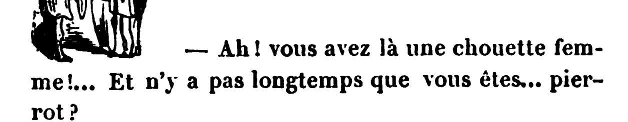
— Arrête, malheureux!... c'est ma tante!!...



— Mais puisque je vous dis que j'ai un mari... et j'en ai même deux... deux maris! et trois enfants par dessus le marché... Comment, qu'est-ce que cela fait? grand mauvais sujet que vous êtes!



— Le pierrot, je ne sais pas... mais la pierrette, pour être ta femme, c'est ta femme... et c'est une canaille... C'est à toi, Bigré, à voir si tu veux filer ou si tu veux cogner... Moi, je cognerais...



— Ah! vous avez là une chouette femme!... Et n'y a pas longtemps que vous êtes... pierrot?



— Moi, j'ai pas de chance; je n'ai jamais fait qu'une fois une femme au bal masqué... et c'était la mienne.



— Nous intriguons deux dominos que nous ne connaissons pas... et c'est eux qui savent qui nous sommes...

— Et que nos femmes s'embêtent !...

— Ça m'intrigue.



— Qui est plus à plaindre au monde qu'un homme uni à un débardeur ?

— C'est une femme en puissance de pierrot.



— Une pierrette qui se respecte, vois-tu, n'a jamais qu'un pierrot.

— A la fois.



— Tu as bien tort, va, Coquardeau, de toujours porter ce nez-là ! Tu sais pourtant comme ça déplait à Madame.



—Madame, une honnête femme a ses amants, et ne prend pas ceux des autres !

— Madame !

— Madame, si je ne me respectais pas, je vous ficherais une drôle de trempée, comme il n'y a qu'un Dieu.



—Comment, Mo'sieu, à l'heure qu'il est, vos galanteries ne sont pas encore couchées !



Le masque tombe, l'homme reste, et le... pierrot s'évanouit.

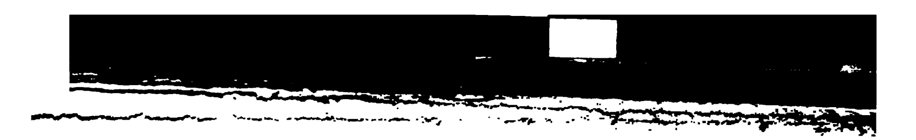
V.

FOURBERIES DE FEMMES.

Tout homme est un menteur, dit la vieille sagesse; vérité triste et qui est aussi ancienne que l'homme, dont l'histoire commence par un mensonge : le discours du serpent à la première femme.

Quelle est donc cette loi de nature qui sollicite l'homme à mentir? La même qui porte les animaux faibles et timides à ruser. Il y a au fond de tout mensonge un sentiment irraisonné de crainte, quel que soit le mobile qui l'engendre. Ce sentiment si alerte, qui nous donne l'éveil sur tout ce qui nous est contraire, s'associe, même à notre insu, à des degrés variables, sous des nuances indéfinies, à tous les mouvements de notre cœur et à toutes nos actions. Nous ne pouvons rien désirer, rien entreprendre sans craindre, c'est-à-dire sans trahir la faiblesse dont nous avons dit que la ruse est l'auxiliaire.

On demande si la femme, plus faible que l'homme, est, plus que lui, encline à mentir. Je ne veux pas



médire ouvertement, et je réponds : — Peut-être. Mais, au lieu que l'homme fait du mensonge un expédient qu'il emploie à son orgueil, à son intérêt, à son ambition, à ses penchants, à ses haines, il n'est presque toujours pour la femme qu'un voile discret qu'elle étend sur des sentiments et des erreurs qui lui feraient perdre l'estime du monde. A proprement parler, la femme ne ment point : elle biaise. Elle ne demande à la ruse que des refuites et des crochets de lièvre.

Exemples :

FOURBERIES DE FEMMES.



Une de ces mines pudibondes, calamiteuses et résignées, qu'une honnête femme prend du plus profond de ses hypocrisies quand il lui arrive de rencontrer, en même temps, un adorateur et un coup de vent.



— Comment! c'est avec moi, une amie intime... que tu agis ainsi!... Comment ! tu as ton Gustave, Anatole Barbeseau, le pantalon garance, le grand blond, le petit marquis, ce gros imbécile de Marjolet, Victor, le cousin de l'autre, Labriche et Théobald, et le chasseur d'Afrique... qui encore? celui de Belleville et... ah! et le petit d'en face!... vois donc, Félicité, sans compter M. Chose, et tu viendras encore porter le trouble dans mon ménage! Ah! Félicité, ce trait-là vous ôte ma considération.



— Comment saviez-vous, papa, que j'aimais M. Henri?

— Parce que tu me parlais toujours de M. Paul.



— Vois-tu, ma petite, quand un amoureux commence à devenir dangereux, faut se dépêcher d'en avoir deux... Après on ne peut plus, et on fait des bêtises!



Jamais l'entre-sol ne pardonne à la mansarde; dans le cœur des femmes, la jalousie s'accroît comme le carré des distances, et comme la distance des carrés dans l'escalier.



— Quand je pense que M. Coquardeau va être mon mari, ça me fait de la peine pour Alexandre.

— Et moi pour Coquardeau.



— Allez au bal de l'Opéra avec Mme de Coquardeau, allez, madame Prudhomme, j'y consens; il y a toujours dans la confiance, quelque aveugle qu'elle soit, une noblesse qui, songez-y bien, manquerait à la ruse.



— Tu ne sais pas, mo'sieu Coquardeau, ce que ta fille a fait... la màtine?... N'a-t-elle pas jeté sa cateau dans le jardin de mo'sieu Alexandre... (ce mo'sieu du rez-de-chaussée... qui a cette barbe...) Il a eu la politesse de remonter la cateau à Mlle Nini..... Il est fort honnête, ce mo'sieu... C'est égal, il me déplairait.



— Mais!... il me semble... qu'on a pipé ici!...

— Hein?... ah! c'est moi qui ai voulu voir pour ma dent du fond... Ma foi, c'est bien des bêtises; ça ne fait rien.



—Il me semblait pourtant avoir entendu la voix d'un homme dans sa chambre?... Mais elle dort, elle dort paisiblement. Oh! Angélique, je suis un monstre d'ingratitude!...



— Une enfant, une enfant, Mo'sieu, dont je me croyais, avant-hier encore, le premier et le seul amour!...

— Si vous aviez été le premier, mon cher, vous n'auriez pas pu être le seul : faut être juste.



— Comment! tu me vois avec un mo'sieu que tu ne connais pas, et tu fais des bêtises inconvenantes comme ça!... et tu n'ôtes pas seulement ton chapeau!...

O Hippolyte! vous ne serez donc toute votre vie qu'un homme sans aucune espèce de formes?



— Vous reverrai-je? — Allons!... oui. — Où? — Ici. — Quand? — Demain, mais partez vite!... — Ange!... un mot encore: vous êtes mariée? — Parbleu!



— Au moins, si j'étais aimée comme toi! (Les femmes ont toujours l'ingénuité de comparer l'envers de leur amour avec l'endroit de celui des autres.)



— Quelle agréable surprise!... Monsieur le baron, je vous présente M. Ernest, le prétendu de ma petite sœur... qui est venu me demander à déjeuner sans façon.



— Mais, voyons! si Paul et Henri s'entendent, il faudra que tu choisisses : lequel des deux garderas-tu?

— Celui qui me quittera.



— Mon ami, je vous sacrifie tout ce que je dois au meilleur des époux... Si jamais vous me trompiez, Maurice, oh! ce serait bien mal!



— Ah! par exemple, voilà qui est bizarre!... Ce matin j'ai fait un nœud à ce lacet-là, et ce soir il y a une rosette!...



— Entends-moi bien : demain matin, il ira t'engager à dîner. Si tu lui vois son parapluie, c'est qu'il n'aura pas sa stalle aux Français : alors tu n'accepteras pas. S'il n'a pas de parapluie, tu viendras dîner.

— Mais (il faut penser à tout), s'il pleut demain matin?...

— S'il pleut? il sera mouillé, voilà tout... Si je ne veux pas qu'il ait de parapluie, moi, il n'en aura pas!... Tu es donc bête!...



Petit dialogue le jour du départ de la garnison.

— Mon cher Maire, comment allez-vous ?..... et Madame... ?

— Merci, mon cher Sous-Préfet, ma femme est souffrante ; et Madame ?...

— Mais elle n'est pas trop bien non plus...



— Qu'est-ce que c'est que ce mo'sieu qui sort d'ici ?

— Ah ! mon Dieu !... il ne t'a pas parlé ? C'est un mo'sieu qui venait pour l'affaire d'Ancelin... et qui part ce soir... Il t'a attendu plus de deux heures !... Mais comme tu as chaud, ma biche ?...



....? — J'ai rendez-vous ici, mon cher, avec une femme charmante ! — Et moi aussi ! — Une blonde !! — Et moi aussi !! — Les yeux bleus !!! — Et moi aussi !!! — Petite !!!! — Et moi aussi !!!! — Alphonsine !!!!! — Et moi aussi !!!!! — Ah ! je suis floué !!!!!! — Et moi aussi !!!!!!...



— Ah! c'est le jeune homme dont tu m'as parlé, madame Coquardy... Vous voulez donc être dans le bâtiment, jeune homme?... Eh bien!... mais... c'est très-bien... Faut faire monter un lit dans une chambre d'en haut.



L'ami de l'amant est à l'amant ce que l'amant est au mari.



— Le garçon a dit un chapeau rose, un voile, un châle noir... c'était ma femme, il n'y a pas de doute... Mais avec qui?... voilà!... le billet n'a pas de signature... nous sommes arrivés trop tard!... Anatole! vous qui êtes notre ami depuis si longtemps, vous seriez-vous douté de cela?... une femme qui a l'air d'une sainte!... Soyez jaloux, on vous honnit; soyez confiant, on... Ah! nous sommes toujours dupés.

(Anatole : — Oui, nous sommes dupés!)



— Voyez-vous, monsieur Anatole, ce que nous vous disons là, c'est pour vous... Qu'est-ce que cela nous fait ?... Mais si vous continuez à vous déranger ainsi, vous perdrez certainement mon estime... et celle de mon mari.



—Mais écoutez donc ce que vous avez écrit!... « Mon Gustave, je... »

— Eh bien, oui, Monsieur; eh bien, oui! Est-ce ma faute si vous ne comprenez pas tout ce qu'il y a d'amour pour vous dans ce billet écrit à un autre! Vous m'avez fait tant de chagrin : j'étais folle! je me serais noyée... je me suis jetée au cou du premier venu... O mon Dieu! et il ose dire que je ne l'aime pas!



—Oui, ma chère, mon mari a eu l'infamie de faire venir cette créature dans ma maison, sous mes yeux! et cela quand il sait que la seule affection que j'aie en ce monde est à deux cents lieues d'ici!..... Les hommes sont lâches!...



— Voyez-vous, ma chère, les cigares... il faut prendre son parti là-dessus, si vous ne laissez pas piper votre mari chez vous, votre mari ira piper ailleurs... Vous n'aimez pas ça !... mais il y a des femmes qui aiment ça : méfiez-vous !...

Ce qu'on aime le plus après l'amoureux, c'est le papa de l'amoureux.



— Quoi ! vous ajouteriez foi aux propos de cette créature !... Ernest, vous me faites vraiment de la peine.



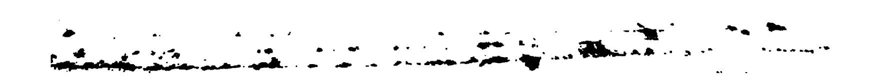
L'homme qui livre les secrets d'une femme est un méchant, car il lui ôte ainsi l'ineffable plaisir de les livrer elle-même.



— Charles! Charles! ne lorgnez donc pas ainsi toutes les femmes... C'est indécent!



Les maris sont bien laids quand on revient du bal, mais où serait LE MÉRITE DES FEMMES si le devoir était aussi charmant que le plaisir?



VI.

LES MARIS

ME FONT TOUJOURS RIRE.

Vous riez, philosophe? Quoi! il y aurait donc encore le mot pour rire dans cette éternelle comédie des *Maris*, qu'on fait paraître nouvelle en retournant les habits? Ce n'est pas vous qui irez habiller vos personnages de costumes usés jusqu'à la trame. On a bien longtemps et bien injustement raillé la casaque du bonhomme Dandin et le pourpoint de M. Sganarelle; ne vous semble-t-il pas qu'il est bien temps de prendre un peu en pitié les visions cornues de celui-ci et les doléances de celui-là?

Mais on veut toujours rire des maris! Eh bien, taillez et façonnez à la mode nouvelle le manteau du comte Almaviva, cet enragé donneur de sérénades, qui entra un jour en ménage par la fenêtre. Vous savez ce qui advint : un peu après la lune de miel, le comte éprouva des langueurs, et l'on soupçonne qu'il fut réduit à jouer ses meilleures chansons pour sa servante, tandis que madame la comtesse se

laissait attendrir par les romances de M. Chérubin.

Vous dites : « Le comte Almaviva est mort. » Je le sais, et il n'a pas eu d'enfants. Mais il a laissé son chapeau à plume et sa guitare; vous avez dû les voir. Si vous connaissez des maris désenchantés, qui essayent de se ragaillardir et d'escalader encore les balcons, ce sont les héritiers d'Almaviva. Qu'ils soient les personnages de votre comédie; voilà, voilà les maris qui nous feront toujours rire.

LES MARIS ME FONT TOUJOURS RIRE.



Il y a des hommes qui s'arrangent de n'être pour une femme que la raison d'un chapeau.



Ce qui fait les qualites du mari qu'on aime fait les défauts du mari qu'on n'aime pas.



— Les hommes ! m'ame Hue... quand ça veut les femmes, c'est des sansonnets ; on en prend un, c'est un crapaud.



— Avant la noce, Colastique, t'étais pas si chiche de beurre dans ma soupe... et pourtant le beurre était plus cher.

— Madame Beauminet va bien?
— Très-bien, merci... Mais ça me fait trois filles.



— Comment, chéri, je ne saurai pas où j'ai fourré ma capote grise!
— T'as si peu de tête!... et tant de chapeaux!



— Ta, ta, ta, ta! comme si le code civil m'obligeait à t'entretenir de colifichets à si cher l'aune!... avec ça qu'il t'en faut pour un cotillon!... Quand on a des fantaisies comme ça, Zéphirine, on ne grossit pas comme tu fais.



— Fortuné, mon Dieu!.... qu'est-ce que tu fumes donc là, qui pue comme cela ?...

— Ça ? Mais, Bibie, c'est de ce bon tabac que j'apportais chez ton père avant notre mariage... et dont tu raffolais, Bibie!



— La paternite, ça gâte la taille!



— Toi, Beauminet, au milieu de tous tes défauts, je ne te vois qu'une qualité : tu es hypocrite.



— Mon cher, votre femme est charmante.

— Mon cher, la vôtre est mieux!



— Ah! bien, Beauminet, n'allons pas diner là! on est trop mal.

— Dèdèle, c'est meilleur marché: nous ne sommes que nous!



— Vous croyez donc, Joseph, que cette personne m'a remarqué?



— Ça ira godelurer on ne sait où, pour vous faire en rentrant un mensonge mal fait... et Mo'sieu se fichera dans le toupet que tout est dit!



— Comme tu mens mal, mon chéri.



— C'est grave à penser, chère Madame; mais la seule chose que les maris de beaucoup d'honnêtes femmes puissent trouver chez ces drôlesses, et non dans le ménage... c'est d'être dupes.



— T'as beau dire que c'est pour un bal de charité... je trouve que t'as là une petite tenue bien charitable!



— Je ne sais vraiment pas comment m'ame Lebuché ose se décolleter comme ça... c'est indécent!...

— Le matin, oui... mais le soir...



Item, pour avoir montré, au bal de la Préfecture, le signe particulier que Madame a dans le dos, 562 f. 40 c.



— La maîtresse de qui?

— De Savinien.

— Roué de Savinien! elle est presque aussi bien que sa femme.



— Voilà Savinien entre madame de Naile et sa femme.

— Entre l'amour et l'amitié.



— Ah! si vous ne m'aimiez pas, mon futur, vous seriez bien ingrat, car j'ai bien aimé mon défunt!



— Voyons, m'ame Rabat-Joie, tais ton bec!... et qu'on vienne baiser son vainqueur!

— Comme tu me fais mal!



— La dernière passion de mon époux! voilà ce qu'en dit le daguerréotype.

— Pas jolie, l'air commun... et quelles mains!... On se demande ce qu'une créature comme ça peut avoir pour elle.

— L'illégitime, ma chère.



— Ah çà, mon gendre, vous ne craignez pas d'envoyer votre femme... comme ça... faire trois cents lieues... en diligence?...

— Je connais le conducteur!



— Pa'c'que? Pa'c'que ça n'm'va pas pa'c' que ça m'plaît pas! pa'ce'que je... n'le veux... pas!

— Dieu, mon ami, que je te trouve beau dans ce rôle-là!



— Adolphe (il fait si beau temps aujourd'hui !), sais-tu, si tu étais gentil, ce que tu ferais ?

— Oui... je ne ferais rien.



— . . . .

— Hein ?... non, j'aime pas ce ruban-là... Ça te va mieux quand tu te coiffes comme m'ame Henri.



— Trois ou quatre méchantes chopines... ça tourne de l'œil !... et ça vous a promis aide et protection au pied des autels ! ... un canard comme ça !...



— Pour passer inspecteur, faut des protections, et c'est-i' toi qui m'en auras des protections ?



— M'sieu Salomon, je connais ce que tout un chacun doit au sexe; mais si mon auguste épouse ne reçoit pas sa trempée ce soir, je veux que ce polichinelle-là me serve de poison!



— ... Et le jeune homme du juge de paix l'a dit à mon épouse; il a dit : « Femme Figareau, on n'a aucun droit de faire la moindre chose à son mari tant qu'il a le code civil de son côté! »



— Ces godelureaux-là, voisin, ça ne doute de rien!... En huit jours, relan! ça veut être adoré d'une femme qui, après huit ans de mariage, ne peut seulement pas souffrir son mari.



— Sac à papier! Dorothée, j'ai oublié le mou de ton chat.

— C'est ça! mais vous n'avez pas oublié le biscuit pour votre oiseau, égoïste!... C'est bon! c'est bon! si mon chat n'a rien, je lui donnerai l'oiseau, moi!...



— Je suis comme ce personnage d'Henry Monnier qui n' aime pas les épinards. Je n'aime pas le piano et j'en suis content, parce que si j'aimais le piano, ma femme jouerait du cor de chasse.



— Et voilà le grandissime secret que mon seigneur et maître me cache depuis un mois!

— Et vous le connaissiez?

— Depuis six semaines.



— C'te Sainte-Ursule-là ?..... c'est une vieille étude... d'un objet que... (jadis!) je... tenais... sous ma serre puissante.

— Serre tempérée, ma poule.



— On dit que le mariage range un homme. Moi, je ne sais pas..... ça me dérange.

VII.

LES ENFANTS TERRIBLES.

Un écrivain américain, Washington Irwing, a dit que les petits chiens et les enfants étaient des membres influents de la société française. L'observation a pu paraître malicieuse aux États-Unis; en France, elle ne blessera personne. L'attachement des dames sensibles plaide assez haut pour les chiens : nous ne parlerons que des enfants.

Ils ont toujours tenu une place considérable dans les sociétés polies. Un célèbre capitaine grec ne craignait pas de dire que son fils gouvernait la Grèce, parce qu'il gouvernait sa mère, qui le gouvernait lui-même. Ce mot nous donne tout de suite le secret de l'influence des enfants dans une société. Une si grande autorité dans un âge où la raison n'est nullement développée, où tous les instincts ont encore une force de ressort qui les fait prédominer, doit nécessairement produire des tyrans. Mais le

mot est affreux; on les appelle des enfants terribles.

L'enfant terrible est celui qui ne s'est pas plié aux préjugés, qui ne connaît pas les artifices de la langue dorée, et se heurte à tout, excepté à la vérité qui est suspendue à ses lèvres. C'est un sauvageon dont les fruits sont toujours aigres. Il est curieux, impertinent et indiscret autant que bavard, sans qu'il entre de méchanceté dans ces défauts. Malgré toutes ses imperfections, il a du bon; les parasites et les amoureux le redoutent autant que le chien de garde.

Écoutez-le; on croirait que c'est une bouche de fer qui parle.

LES ENFANTS TERRIBLES

— Maman, c'est mo'sieu... tu sais, ce mo'sieu qui a ce nez.

— C'est vous qu'êtes le grand sec qui vient toujours pour dîner?... Mo'sieu, papa n'y est pas.

— Qu'est-ce donc qui l'a inventée la poudre, mo'sieu?... que papa dit que ça n'est pas vous.

— Est-ce que c'est vrai, mo'sieu d'Alby, que tu couperais des liards en quatre?... Sapristi ! comment donc que tu peux faire!

— Maman va venir, pas tout de suite ; elle est avec madame Pelet. Vous ne la connaissez pas, madame Pelet ?... c'est une vieille dame qui vient prendre les cheveux blancs à maman avec une petite pincette... Maman en a joliment ! moi, je n'en ai pas.

— Petit chérubin, j'ai apporté du bonbon pour vous ; je vous le donnerai quand je m'en irai...

— Eh bien ! mo'sieu, donne-le moi tout de suite et puis va-t-en.

— Mo'sieu! n'est-ce pas que ça n'est pas vrai, que vous n'avez pas les cheveux peints?



— N'est-ce pas, mo'sieu Prud'homme, qu'il ne faut pas mettre un *h* à omelette?.. Là, vois-tu, maman!

— Mère! est-ce que c'est le crevé de ce matin, que t'as dit que ça serait toujours assez bon pour lui?...

— Que tu es donc godiche, Toinon, de venir tous les matins comme ça pour que papa te mette de l'argent dans ton affaire... puisque tu vas faire banqueroute, bête!



— Est-ce que vous payez des impositions comme papa, mo'sieu Pastorin, pour être usurier ?



— Ma tante Aurélie qui disait l'autre jour à maman qu'elle t'en ferait voir des grises si tu deviens son mari... Des grises... quoi donc, dis ?



— Maman a écrit à mo'sieu Prosper, et papa a vu la lettre. Oh! il était joliment en colère, papa... parce que maman avait fait une faute.



— Ils t'ont dit de jouer tant que tu voudras dans la salle à manger? et ta mère!... t'a donné?... quatre sous!... Malheureux!...



— Décidément, mon cher ami, vous n'êtes pas de force au piquet; je vous enfonce.

— Oui! mais comme papa vous a bien enfoncé aussi, pas vrai, père? dans l'affaire des suifs!



— Voyons! faites attention : Que doit-on donc faire, lorsqu'on a péché?

— Quand on a péché?... Quand on a pêché, tiens! on revient à la Maison-Blanche, avec tous les barbillons dans un panier; et ma bonne les mange avec Landerneau : c'est un grand soldat qui a des bâtons blancs sur la manche; moi j'en mange aussi, tiens!



— Maman! maman! ce monsieur du Luxembourg, que tu as dit (tu sais bien?) que c'était un grand ami de papa!... il n'a pas salué!... Ah! par exemple, en voilà un malhonnête!



— La canne que papa a trouvée dans l'armoire de maman, le jour qu'il était si en colère, elle est bien plus belle que ça...



— Comment s'appelle madame votre mère?

— M'sieu, maman est une demoiselle.



— Mo'sieu, on ne peut pas voir papa; il est en train de faire faillite.



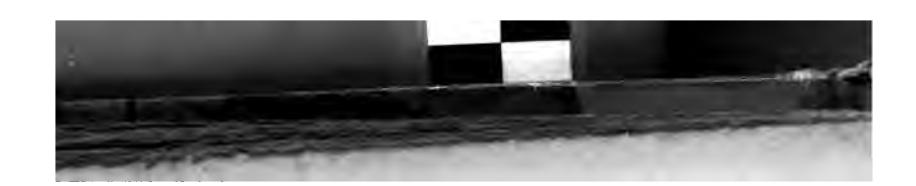
— N'est-ce pas, ma mère, que c'est bien vilain de dire : vous m'embêtez? Eh bien! ma bonne a dit tout à l'heure à mon papa : Vous m'embêtez... Ah! mais, oui!...



— Cette madame de Lieussaint, est-elle bête!... Puisque je suis Charles Dubourg, et que tu es mon papa, tu ne pourrais pas t'appeler Georges Dandin!



— Un petit de la pension qui disait que t'étais renégat; j'y ai fichu des giffles... N'est-ce pas, père, que t'es catholique?



VIII.

LES PARENTS TERRIBLES.

Quand l'enfant terrible a atteint l'âge de discrétion, il passe d'une venue à l'état d'homme terrible et de parent terrible. Il y a entre ces deux caractères la différence du fruit vert au fruit arrivé à maturité : il n'y a que l'âcreté de moins.

Les parents terribles seraient d'honnêtes parents et les meilleurs des parents, s'ils étaient capables de parler à point et de se taire à propos. Ils font, par un défaut de circonspection, le martyre de leurs enfants, qu'ils idolâtrent. S'ils n'étaient que futiles et oiseux, ils passeraient seulement pour des bavards fâcheux; mais ils sont inconsidérés, malavisés et incommodes jusqu'à la torture : ce sont de véritables bourreaux. Ils touchent aux choses les plus délicates avec la même imprudence et la même étourderie que les enfants touchent aux objets les plus fragiles. Rien ne peut les retenir, ni les convenances, ni le ridicule, ni la crainte de déplaire, ni même la décence :

ils bravent l'honnêteté dans les mots, tout comme des latins, et appellent toutes choses par leur nom. Ils ne s'aperçoivent pas de l'embarras qu'ils donnent. S'ils parlent, leurs enfants tremblent; ils vont dire infailliblement ou une sottise ou une grossièreté. On ne les écoute qu'avec des transes ou la rougeur au front. Ils pensent n'être que sincères et exempts de préjugés. Une des conséquences les plus tristes de ces esprits positifs et froidement réalistes, est de n'être frappé que par le vilain côté des objets; c'est ce qu'ils appellent aller au fond des choses. Montrez-leur un lac limpide et transparent, ils feront remonter la vase à sa surface pour vous convaincre d'une illusion dangereuse.

On voudrait que de pareils parents fussent méchants pour avoir le droit de les haïr; mais ils sont bons, tendres et dévoués: on souffre en secret, et on les aime.

LES PARENTS TERRIBLES.



— Voyons, Achille, un nom pour la petite, un nom en *a*...

— Paméla...

— Amanda... Amélia... Maria...

— Théodora... Y a Emma.

— Emma ou Thérésa.

— Et Indiana.

— Ah! Indiana!... voilà!



— Vraiment, ce n'est pas parce que c'est mon fils, monsieur le baron, mais tout petit, Tata... (nous l'appelions Tata) eh bien! il faisait déjà des choses... très-drôles.



— Eh bien! Mo'sieu, vous allez voir ce que nous a fait un jour ma petite... quand elle était toute petite...



— C'est gentil, mais!... pourquoi est-ce que ton feuillage est toujours fait avec les mêmes 3?.... 33....333..... 333333!... Mais c'est gentil.



— Et moi, je défends qu'on ait de ces moustaches-là... sous aucun prétexte!



— Qu'est-ce que t'as, Mimie?... encore tes satanées coliques?



— Mo'sieu Charles m'a dit : Enfin qu'est-ce qu'elle a ?... Eh bien ! j'ai dit : ce n'est rien... j'ai dit ce que t'as.



— Viens, va ! nous resterions là jusqu'à demain... Un bal, c'est toujours la même chose.

— Voyons, Beauminet, nous avons donc encore été frappé ce matin dans ce que nous avons de plus chair ?



— N'est-ce pas, papa, que le mo'sieu du petit jardin a une belle tête ?

— Ton mo'sieu du petit jardin a une perruque.



— La jolie pièce!

— Toujours la même : il y a quarante ans que cet amoureux-là est à épouser son amoureuse.



— Celle-là peint.



— Amanda, vous avez été sourde à tout ce que la tendresse peut trouver de... choses dans le cœur d'une mère!... A présent, épouse-le, ton cornet à pistons, et fiche-moi la paix!



— Ah! tu me reconnais pas aux Champs-Lysées quand j'ai pas ma redingote!... Mais, malheureuse enfant, quand t'es venue au monde, toi, qui qui t'a reconnue?

— Jacques Maubourguet, t'as voulu faire un mo'sieu de ton garçon, qui n'est qu'un rien du tout... bon!... Mais le v'là vicomte... de Maubourguet! Jacques, mon bonhomme, comme n'y a qu'un Dieu! tu vas me lui secouer la vicomté... et pas plus tard que tout de suite.



— Enfin, mon oncle, dis-moi... des amours de fleurettes comme ça, d'où ça vient et ce que ça devient...

— Du fumier.

IX.

COMÉDIE BOURGEOISE.

Le mot *bourgeois* a perdu pour nous son acception primitive et ne représente plus guère qu'un être abstrait. Autrefois il était facile de dire où commençait et où finissait la bourgeoisie : elle constituait une classe parfaitement distincte et définie; mais la révolution de 89, qui a confondu tous les rangs, n'a laissé subsister qu'une division arbitraire, et il ne nous reste plus qu'un mot sans aucune signification précise.

Demandez à l'artisan ce qu'il entend par le mot *bourgeois;* il vous donnera tout de suite l'idée d'un maître dominé par un égoïsme étroit et un intérêt sordide : dur et hautain avec les inférieurs, humble et obséquieux avec les supérieurs.

Demandez à l'artiste quel sens implique pour lui ce terme : *bourgeois.* Il vous dira qu'il individualise la sottise présomptueuse.

Demandez au gentilhomme, qui croit encore au

10.



blason, ce qu'il pense du bourgeois; il vous le peindra dévoré de l'envie de s'élever, raffinant sur les belles façons, et réussissant médiocrement à faire l'important et le glorieux; fastueux sans délicatesse, et pince-maille du même coup.

En réunissant tous ces traits, on parviendrait à dessiner la figure du bourgeois. Gavarni achèvera la ressemblance en quelques coups de crayon.

COMEDIE BOURGEOISE.



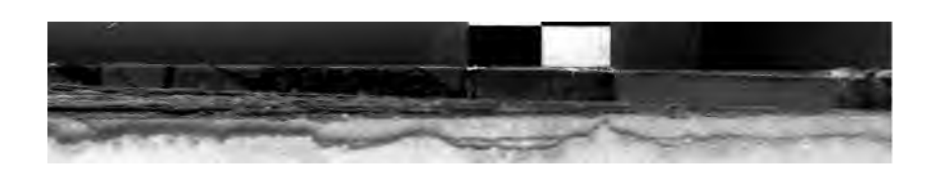
—Oh! mais, voyez donc, M'sieu Berthot..... comme le faubourg Saint-Germain est farce!



— Je l'ai été dix-sept ans, moi, commis dans la nouveauté, et je n'ai jamais porté de moustaches!



— Je n'ai jamais été ce qui s'appelle un joli garçon ; non... on avait une figure chiffonnée qui ne déplaisait pas trop au sexe;





— P'pa, qu'est-ce que c'est donc que l'assurance sur la vie ?

— C'est pour qu'on ne meure pas.

— Et sur la grêle, p'pa ?... c'est pour qu'on n'ait pas la petite-vérole... hein, p'pa ?

— Non, bête, c'est pour la grêle dans les champs... une manière à eux de vacciner les pommes de terre.

— M'ame Beauminet veut des fleurs... j'ai apporté des graines en veux-tu en voilà !... aussi je retournerai à Paris les mains pleines... de durillons.

« A MONSIEUR, MONSIEUR MARTIN. »

« Oh ! je t'en prie, un mot de pitié ! un mot du cœur !... J'ai tant pleuré que je n'ai plus de larmes... Martin ! vous ne savez donc pas jusqu'où peut aller le désespoir d'une femme outragée ! »

Non ; mais il y en a un autre, Martin, dans la maison !



— Une rareté rarissime : un rosier noir, Mo'sieu... noir! et qui donne des roses blanches... Mais ça coûte cher.



— Se coûter la journée d'un financier pour se gagner celle d'un laboureur... c'est ingénieux!



— Vous voyez, Françoise, ce panier de fraises qu'on vous fait trois francs; j'en offre un franc, moi, et la marchande m'appelle...

— Oui, Madame, elle vous appelle... morue!



Le grenadier Beauminet se demande jusqu'à quel point ses opinions personnelles lui permettent de prendre les armes un jour de pluie battante.



— Je t'avais dit, brigand! de ne pas quitter ta mère!... Et ta casquette? Encore une casquette que ta mère me laisse perdre!

— Non, p'pa... M'man, je l'ai pas quittée... C'est le mo'sieu de l'entre-sol qui l'a montée, ma casquette, pour rire : m'man est allée l'avoir.



— Si tu veux réussir ici, sois gracieux pour le gilet blanc que voilà, et pour ce gilet de velours qui est l'ami du gilet blanc.

— Et le gilet à ramage?

— Ça! c'est rien : c'est le maître de la maison!



— Les bourgeois!

— Quel vénérable troupeau de mufles!

X.

LES INVALIDES

DU SENTIMENT.

Dryden a dit : « La cause de l'amour ne saurait « être assignée ; il ne faut pas la chercher dans un « visage ; elle est dans le sentiment de celui qui « aime. »

Nous ajoutons : voilà ce que c'est que l'amour : un sentiment vague, fantasque, plein de disparates, tyrannique et exclusif.

Si l'on ne connaît bien ni la nature ni la cause de l'amour, on en connaît les effets ordinaires, et ils justifient fort bien l'opinion de Bacon, qui le regarde comme une passion théâtrale plus que de la vie pratique.

Quant à ses conséquences, elles sont toujours



amères et navrantes. Laissons parler ceux que l'amour a blessés. Leurs paroles seraient notre meilleure leçon, si l'amour n'était toujours plus fort que la raison.

LES INVALIDES DU SENTIMENT.



— Les femmes, un tas de serpents!



— Ma première passion compte aujourd'hui plus de lustres que de dents.



— J'ai voulu connaître les femmes; ça m'a coûté une jolie fortune et cinquante belles années. Et qu'est-ce que les femmes?... Ma parole d'honneur, je n'en sais rien!



— Le cœur m'a ruiné l'estomac !

— Toutes ces bêtises-là ont dérangé ma constitution.



Je n'ai plus la terre de Chénerailles ni mes bois... je n'ai plus le moulin d'Orcy. J'ai la goutte... Fichue bête !

XI.

LA FOLLE DU LOGIS.

Les hommes!... passe pour les hommes!... Ils sont faits pour les rudes labeurs, pour les luttes acharnées, pour tous les genres d'amertume qui remplissent la vie intellectuelle. Mais la femme?... Écoutez Molière :

Il n'est pas bien honnête, et pour beaucoup de causes,
Qu'une femme étudie et sache tant de choses.
Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses enfants,
Faire aller son ménage, avoir l'œil sur ses gens,
Et régler la dépense avec économie,
Doit être son étude et sa philosophie.
Nos pères, sur ce point, étaient gens fort sensés,
Qui disaient qu'une femme en sait toujours assez
Quand la capacité de son esprit se hausse
A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse.
Les leurs ne lisaient point, mais elles vivaient bien;
Leurs ménages étaient tout leur docte entretien,



Et leurs livres un dé, du fil et des aiguilles
Dont elles travaillaient au trousseau de leurs filles.
Les femmes d'à présent sont bien loin de ces mœurs.
Elles veulent écrire et devenir auteurs.

Gavarni va nous montrer les femmes devenues auteurs; le portrait qu'il en fait donne raison, de tout point, à notre grand comique.

LA FOLLE DU LOGIS.

Hommes et femmes de plume.



Source de l'Hélicon ! mon cœur est une éponge;
Muses ! l'alexandrin est le vers qui me ronge !



Plus de soupirs gratis aux timides échos :
Le Pétrarque du coin vend des sonnets tout chauds !



Si du moins à ses chants (nouvelle édition)
Sapho, pour souscripteurs, avait tous ses Phaon !

11.





Voici l'heure où le gril va remplacer la lyre.
Une odeur de cuisine aux myrtes est mêlée,
Et suit jusqu'en ses vers sa muse échevelée.
Combien dans ses ébats tendres et pudibonds
Le civet a de pleurs et l'amour a d'oignons !
De regrets bien amers illusion suivie !
Où cacher ta couronne, auguste Poésie,
Quand la réalité marchandera demain
Le portrait du galant et la peau du lapin ?



LE COMPTE.

Égarements divers et pensers charitables :
Six francs. — Regrets choisis : vingt francs. — « Mon idéal,
(Sous les traits adorés d'Alcindor — l'animal !) :
Dix écus. — Et neuf francs de pleurs intarissables
Versés le mois d'avant au départ de Blinval...

MADEMOISELLE ANGÉLINA TRAUMOUILLÉ A M. OSCAR PIPANTHOUD.



« Monsieur,

Fermant à la clarté d'une céleste flamme
« Les replis de mon cœur incessamment froissé,
« Je voulais te cacher les abîmes d'une âme
« Où trop de rêves ont passé ! »



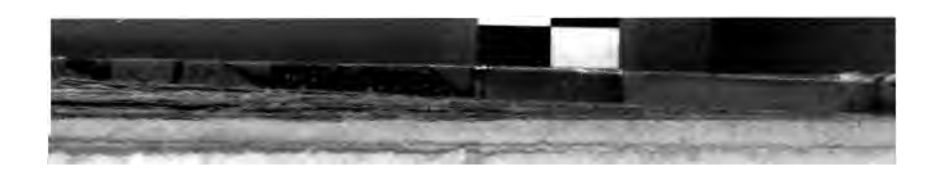
Laure, elle a d'un rébus illustré sa boutique;
Devinez-vous le mot? — C'est la Gigogne antique,
Dame Nature. — Non. — Ou c'est la Charité,
Offrant au malheureux l'ineffable mamelle.
— Eh, non! C'est des amours la folle ribambelle,
Et ces petits païens, au minois effronté,
D'un semblant de candeur narguent l'hypocrisie.
Cette enseigne, Messieurs, c'est la galanterie :
Laure tient magasin de sensibilité.....



Tout, nous le savons bien, n'est pas couleur de rose
En ce monde d'ingrats où votre cœur se perd.
Que de ses longs soupirs votre cœur se repose;
Votre cœur nous a dit tout ce qu'il a souffert.



Où trouver un duvet assez doux pour la couche
De celui qui promène un orgueilleux bonheur?
Quels baisers sembleraient assez doux sur le cœur,
Alice, après les tiens, pour le roi dont ta bouche
A couronné le front rêveur?





Laissant inachevé l'hymne qu'Amour inspire,
Il faut vers d'humbles soins ramener ses esprits :
Mettons aux petits pois l'oiseau cher à Cypris.



« Laisse le feu divin ceindre ton front rêveur,
« Adolphe; n'est-il pas le *signe du génie?*
Sans virgule! Eh! le diable emporte l'imprimeur,
Qui va me mettre là LE SINGE D'EUGÉNIE!



Ardeur, ardeurs, lueur, lueurs, erreur, erreurs,
Vain mirage des mots dont notre âme se leurre!
Tout cela rime à toi, Bonheur... et rime à pleurs.



Le poëte finit où l'insensé commence...
Pour qui n'a plus d'oreille il n'est plus d'éloquence...
Le sublime aujourd'hui, Mo'sieu, c'est le silence!

Artistes.



— Vois-tu, camarade, voilà comme tu trouveras toujours les vrais artistes... se partageant tout... en frères... la bonne et la mauvaise fortune... tout!... Ta gibelotte est excellente.

— Oui, mais, camarade, vous ne m'en laissez pas.



Étienne. Tu ne fais donc pas d'études?

Prosper. Je me servirai des tiennes.

Étienne. C'est ça, tu te sers toujours d'Étienne...

Prosper. Joli!



— Y sommes-nous, l'ange? Mon fond sèche.

— Minute! je me chauffe les pattes une miette, et je remonte au ciel. C'est qu'il fait un petit froid qui n'est pas piqué des vers, ici-bas.



—Ma sainte te ressemble, n'est-ce pas, Nini ?

— P'us souvent que j'ai un air chose comme ça !



— Vous ne savez pas ce que c'est que les peintures de Missel ?... Vous savez bien ce que c'est que le beurre demi-sel ?.... C'est pas ça.



— L'huile est toujours de l'huile, mais il y a enseigne et enseigne !... Pour des *Singe-Vert*, des *Tête-Noire*, des *Boule-Rouge*, on peut faire poser les bourgeois ; mais, pour des *Bonne-Foi !*... c'est plus ça.

— Ça un Téniers !... c'est tout bonnement un... Comment vous appelez-vous ?

Le manteau d'Arlequin.



« ... Oui, mon chair Auguste, ge suit déçidé arestée dan les queur tant que mon poliçon de direqueteur aura celui demi laissée !... »



— ... Ah ! m'ame Ado'phe, m'ame Ado'phe !... je ne serais pas ce que je suis sans mon vieux serpent de mère !

— Un rôle charmant.

— Quoi ?

— Un tambour.

— Encore !... Mais, auteur de mes mots, vous ne pouvez donc rien faire sans tambour ni trompette !...



— C'est ma drôlesse qu'est applaudie!... et qui qu'a l'mal?



— Alors, si vous le permettez, j'aurai l'honneur de vous envoyer ma voiture à onze heures.

— Ça me botte.



— ... Et je vais tout à l'heure être précipitée, les quatre fers en l'air, du sommet de la tour du nord... Tout ça, messeigneurs, rapport à ma vertu.

— Tu me feras peut-être accroire, Fortuné, que tu n'as rien eu avec Henriette, merci!.. Vois-tu, Fortuné, si tu avais la moindre chose de n'importe quoi, tu ne ferais pas ce que tu fais...



— Qu'est-ce que tu dirais d'une bague comme ça qu'on donnerait à ton épouse ?

— Je dirais que c'est faux !



— Voyons, chaste auteur de mes mots, vous me faites un rôle ?...

— Inouï !

— Quel costume ?

— Une mise indécente est de rigueur.



« . . . . A l'heure du danger,
Mes sœurs, mes faibles sœurs, sans défense on nous laisse !
Eh ! comment pourrions-nous sauver notre jeunesse
Et nos foyers, qu'on livre à l'or de l'étranger ? »

C'est quand je jouais les amoureux qu'y a eu de la besogne aux contremarques !

Ça ne va pas, Moniquet, ça ne va pas! On grogne au parterre, les loges ricanent... Le diable est fichu si le paradis s'en mêle; il va pleuvoir du fruit défendu, gare les pommes...

—Cuites!



— Eh bien! tu verras, ma fille, comme tu seras, toi, dans tous tes états, aux débuts de ta petite... C'est aux miens qu'il fallait voir feu ma mère!

XII.

L'ARGENT.

Il a été beaucoup honni et beaucoup exalté. La vérité est entre ces deux extrêmes. L'argent, ou plutôt la passion qu'il détermine, est certainement l'agent le plus actif et le plus énergique de toutes les inventions, de tous les perfectionnements que nous admirons. Hélas! il est fort probable que l'homme marcherait encore à quatre pattes s'il avait dû attendre des seules inspirations de ses besoins ces grandes et belles découvertes qui attestent ses hautes facultés et lui donnent le droit de regarder le ciel. Ce n'est ni la philanthropie ni l'amour métaphysique de la gloire qui, d'eux-mêmes, auraient produit ces sublimes efforts du génie humain. Il est donc heureux qu'il se soit trouvé dans le cœur de l'homme une passion assez forte pour le stimuler. Cette passion est celle qui nous porte à posséder, et qu'on désigne, en la dénaturant un peu, par ces mots : « la soif de l'or. » On comprend mieux aujourd'hui ce

dont elle est capable en voyant les progrès étonnants auxquels sont parvenus les arts utiles, et les résultats merveilleux de l'industrie. Mais elle a, comme toutes les autres, des effets désordonnés; et malheureusement on peut mettre en regard de ses conséquences utiles des faits monstrueux qui prouvent combien l'abus en est facile.

C'est surtout à ce roi du monde que l'on peut appliquer cette réticence, remplie d'un esprit cauteleux, qu'un historien, d'ailleurs peu scrupuleux, a appliquée au jugement d'un grand homme : « Il a fait trop de bien pour en dire du mal; il a fait trop de mal pour en dire du bien. »

Mais voici Gavarni qui vient à son tour et qui va le juger en philosophe.

L'ARGENT.



— Si l'on avait assez de fonds pour acheter toutes les consciences qui sont à vendre... les acheter ce qu'elles valent et les revendre ce qu'elles s'estiment, ça serait, ça, une belle affaire!...

— Ah! fichtre!



« Qui ne risque rien n'a rien. » T'as rien, viens-tu?... ta probité! ta probité!... tu me fais plaisir!... Ça n'a pas le sou, et ça parle de probité... en v'là un orgueilleux!



— Il a faim?... Paresse!... moi aussi j'ai faim, mais je prends la peine d'aller dîner.



Il vend sa vie pour vivre.



— S'il restait quelque chose à Mathieu, dont j'étais l'homme d'affaires, aujourd'hui Mathieu paierait pour être le mien.

Voyons... « Vol avec escalade; vol avec effraction. » C'est pas ça... « Escroquerie. » Nous y voilà; c'est par ici que je dois trouver mon ex-homme de confiance!



— A six !... qui est-ce qui escompte à six ?... Voyons ! mo'sieu Alonzeau... (vous n'êtes pas un enfant)... comment pouvez-vous avoir la moindre confiance... dans une maison... qui ne vous prend que six ?



— Mon cher Mo'sieu, c'est du bon argent que je donne à quinze... à seize si vous voulez, contre de mauvaises signatures. C'est une infamie ? Bien ! je fais de l'usure... très-bien ! Mais alors, quand vous prenez des actions, au capital soi-disant garanti, et que vous comptez bonnement sur des dividendes de trente, quarante, cinquante, cent pour cent... qu'est-ce que vous faites ?



— Vous accorder un nouveau délai pour le capital ?... Mais depuis trois ans, mon cher mo'sieu Philibert, vous n'avez pas seulement pu rattraper les intérêts...

— Ah ! père Vautour, ça court si vite vos intérêts !



Je fais une affaire de rien pour faire une affaire de tout.



— Voyez, jeune homme, ce que c'est que le bon marché ! Sur ce petit article-là, la maison a eu, cette année, sept mille quatre cents francs de bénéfice, les neuf mille francs d'annonces payés.

— Par l'acheteur.



— Voyez-vous, mère Marengo, les affaires en grand, c'est usé..... les dindons, à l'heure qu'il est, sont devenus plus sauvages que les millions : on a trop canardé les paroissiens, les paroissiens n'ont plus de besoins; connu la philanthropie ! Parlez-moi, mère Marengo, d'un léger commerce qui ne compte que sur le soleil et qu'avec les moutards.



— Papa, qu'est-ce que c'est donc que M. Loyal ?

— C'est le bourreau de la propriété, mon fils.

— Ah ! qu'est-ce qu'il vous coupe donc, papa ?

— Ce qu'on a, mon fils.



Mons Vautour est bon prince, et, du gibier qu'il [illegible],
Daigne aux rats du palais octroyer la carcasse.



« . . . *Item*, un tableau représentant une femme couchée dans un cadre doré, lequel tableau ma susdite dame Beaupertuis nous a déclaré être un portrait de famille. »



— L'appartement est un bijou !... et la maison, Mo'sieu !... pas d'enfants, pas de chiens, pas de pianos !



— Oui, ça fait vingt-huit francs... Eh bien! pour un effet de cent vingt-huit francs, et à quatre-vingt-dix-sept jours encore!

—Ah çà! m'sieu... Alonzeau, vous imaginez-vous, par exemple, que nous demandons la charité, dans les maisons de banque?



—J'ai demandé au sortir de vêpres; j'ai rien eu.

— Moi, où on danse; j'ai pas mal eu.



La charité est un plaisir dont il faut savoir se priver.

XIII.

HISTOIRE DE POLITIQUER.

CHUT !...



HISTOIRE DE POLITIQUER.

— Je l'ai dit au feu roi, j'ai dit : « Sire, une cause qui méconnait des hommes comme nous est une cause perdue ! »



— Ah çà ! Dachu, ton père est jardinier, ton frère est bottier, moi j'suis maçon ; toi qu'est-ce que t'es?

— Un homme politique, parrain, sans ouvrage.



— Certainement, aux élections prochaines, si l'honorable M. Braillard persiste dans cette voie... il pourra compter sur la mienne.



— Je lui dois mille écus, c'est vrai; mais enfin, supposons que tu sois électeur, est-ce que tu donnerais ta voix à un homme qui parle du nez?



— . . . Vous n'ètes qu'un... abonné!

— Vous en êtes un autre!



— . . . . . C'est égal, Mo'sieu Desormay, une opinion à toi, ça serait meilleur marché.



... Tandis que chaque citoyen ne doit avoir droit qu'à une majorité conforme à sa manière de voir.

— Tenez, Mouillet, en politique, vous êtes un... Robespierre.

— J'vous en ai jamais servi !



— Des principes! Mais, tenez, m'sieu Faisandé, vous n'avez pas plus de principes qu'un lampion.



— Eh! qu'est-ce que tu veux que je fasse d'un gouvernement qui méconnaît mon principe.



— C'te profession de foi-là, voyez-vous, Polyte, à mon point de vue, c'est dégoûtant!

— Que'que chose de propre que ton point de vue!



— Tu n'es qu'un... m'lon. V'là mon opignon su' ton opignon.



— Voyons, Trautapé, qu'est-ce que t'as perdu?... ta femme?

— Non, Dachu.

— Ton petit?

— Non, Dachu.

— Ta tante Janson, la chamarreuse?

— Non, Dachu.

— T'as perdu ton cousin du Port au Sel?

— Non, Dachu... — Trautapé a perdu Napoléon-le-Grand, empereur des Français, roi d'Italie, protecteur de la Confédération du Rhin, etc., etc., etc...



— Oui, mais n'ébranlez pas l'édifice social!



— ..... Pourquoi?... Natole, c'est rapport que y a du monde... qu'ont pas l'moyen d'avoir des opignons... comme ceux qu'ont de quoi...



— Après ça, c'lui qui n'adopt'ra pas mes manières de sentir, j'y couperai la figure et j'y mangerai le nez!

— De quoi! des crudités?... ça te ferait mal.



— Dans le gouvernement de mon opignon, tu dois être minis' des finances ou n'importe, aussi bien comme moi, si tu en as les dispositions!



. . . Mais voyons, Limousin, avec un méchant budget d'une cinquantaine de millions, qu'est-ce que tu peux fiche ?

— J'te chippe, un supposé, ta toupie : bon ! Qu'est-ce que tu dis ? Tu dis : Zidor est un' canaille. Pourquoi ? Pa'ce que nous aurions la même opinion. Mais si nous aurions pas la même opinion, tu peux pas, pa'ce que c'est politique !



— Vous ne m'agacerez, voyez-vous, avec ces façons de penser-là, que jusqu'à un certain poing.

— De mon temps, avec toute la poudre qu'on tire aujourd'hui contre une bicoque, nous aurions brûlé l'Europe, et n'y aurait pas eu tant d'histoires !

XIV.

PHILOSOPHES.

Il n'est pas de philosophie amusante, mais il est des philosophes amusants et j'ajoute : instructifs. Ce sont les philosophes sans philosophie, ceux qui, aidés du simple bon sens, éclairés par une observation judicieuse des hommes et des choses, restituent à la raison le charme et l'autorité que les arguties des sophistiqueurs philosophiques lui enlèvent. Ils ne courent jamais à l'aventure et dédaignent les abstractions. Ils ont une sagesse terre-à-terre, et quoiqu'on affecte de la déprécier, elle est la bonne. Ils n'affichent point d'opinions doctrinales ; leurs jugements sont des saillies, et sans prétendre nous éblouir, ils nous éclairent. Aimable et saine philosophie ! — si l'on veut que nous l'appelions de ce nom, — et qui

nous paraît la fleur de cet esprit gaulois dont Montaigne et Voltaire sont la plus haute expression. On la reconnaîtra sans peine au parfum de fine raillerie et de vérité qui s'exhale des maximes suivantes de Gavarni.

PHILOSOPHES.



Faudrait pourtant pas gros de sens commun pour emplir une calebasse comme ça, Phémie, et dire que ça peut vous tenir un boisseau de sottises !



— Méfie-toi, petit, des Messieurs de la ville, de ceux qui parlent bas, de ceux qui parlent haut, surtout ! Quand on te parlera Religion, prends garde à tes poches, et quand on te parlera Morale, prends garde à toi !



— Va à Paris, Jean, va gagner ta vie, garçon..... mais quand t'auras de quoi, reviens chez nous. Les Parisiens, vois-tu! Jean, ça lèche les petits, ça mord les gros.



Tu mens, enfant, par gourmandise; jeune homme, tu mentiras par amour; homme, par orgueil; vieillard, par hypocrisie..... race menteuse et sotte..... comme si l'on ne pouvait avoir, sans tromper autrui, ni pommes, ni femme, ni gloire en ce monde, ni paix dans l'autre.



— Et du pain pour demain....... que tu as tout bu aujourd'hui ?

— Tais-toi, Manon!..... puisque manger sans boire est au-dessus des capacités de l'homme..... faut bien que la faim nous vienne pour nous ôter la soif.



Un parchemin, un sabre, une blague :

La noblesse d'avant-hier, celle d'hier, celle d'aujourd'hui.



Le système des bosses est éclos sous la bosse des systèmes.

— Vois, Bichette, comme la vie, ce tissu de vérités, est semée d'images et d'illusions. Partout, à côté de la chose on trouve le semblant : ciel, crime, soupir, malheur, bouquet de fleurs, clair de lune, tout ce qui est du monde créé est recréé par l'art, double monde, envers de l'étoffe dont la nature est le dessus; l'homme est le singe de Dieu.

— Ah ! mon Dieu, oui.



— Jésus! comment que tu oses manger des champignons ? — Les champignons, ma biche, c'est comme les hommes : rien ne ressemble aux bons comme les mauvais.



Les romans donnent le diable aux femmes et les femmes au diable ; bien souvent aussi les femmes donnent au diable les romans.



Le sentiment croit tenir dans une bague l'humanité par les cheveux, erreur ! il y a des femmes qui sans la graisse d'ours seraient chauves de tendresse.

On amuse l'amour, ainsi que la migraine, avec des bagues.



Ninie pense que les romans sont de mauvais livres, non pour ce qu'ils ajoutent à nos passions, mais pour ce qu'ils en ôtent.



— Les jeunes amoureux, ça rit de nous, Françoise, parce que nous nous sommes tenu ce que ça se promet.



Mon neveu, un médecin vous guérira peut-être de vos coliques ; mais deux médecins vous guériraient, pour sûr, de la médecine.



— Mon cher m'osieur Jalury, faut se distraire : faut vous distraire ; faut pas comme ça se laisser attrister par le chagrin, faut pas ! Voyez le fils de m'ame Bassain où ça l'a mené, son inclination !...... à se brûler la cervelle d'un coup de pistolet dans le ventre..... et ça pour une petite Moniquet....... je vous demande !



— Quand on aura blagué de tout, voyez-vous, restera encore ça...... m'osieu : un coup de bâton sera toujours une vérité.

La Providence donne la pâture aux petits oiseaux, mais aux petits enfants elle a donné LA GRAND'MÈRE.

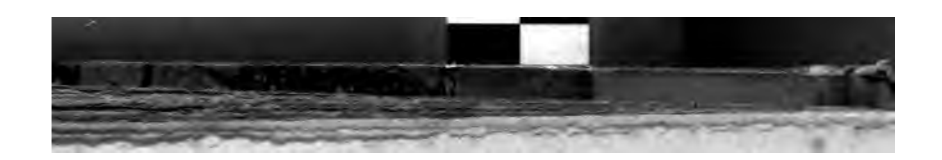
Notre-Dame-de-Lorette! Quels caractères, rue de La Bruyère!... Rue de La Rochefoucauld, quelles maximes!



XV.

PROPOS DE THOMAS VIRELOQUE

Vous le reconnaîtrez facilement à sa mine et à son bonnet; il descend d'Ésope le phrygien par les mâles. Les temps n'ont pas toujours été doux pour les penseurs de cette famille. Leur grand aïeul, vous vous en souvenez, était esclave et opprimé ; il dut recourir à l'image et à l'allégorie pour faire passer des vérités utiles. Notre philosophe n'a pas eu une meilleure fortune, mais il est né libre et il a eu la chance heureuse de venir dans un temps où l'on pouvait tout dire. Il n'est pas né d'hier. Je le soupçonne d'être nomade, et l'on sait que rien ne favorise l'observation comme une longue vie et de longs voyages. Après avoir commencé par rire des sottises humaines, il a fini par en prendre de l'humeur. On l'a cru misanthrope, il n'en est rien. La misanthropie, quand elle n'est pas affection maladive, est toujours un suprême orgueil, et c'est l'orgueil des hommes qui



l'a le plus irrité. Il est implacable pour toutes les hypocrisies et brise sans pitié le masque sur le visage des charlatans de toute robe. Cette haine vigoureuse qu'il a pour toutes les méchancetés se traduit en un sarcasme amer. Sa parole est brève et sentencieuse. Il pense comme Caton et parle comme le Paysan du Danube.

PROPOS DE THOMAS VIRELOQUE.



Sa Majesté le roi des animaux!



—... L'homme est le chef-d'œuvre de la création!

—Et qui a dit ça? — L'homme.



Ça n'a encore été éduqué aucunement,... et déjà stupide!



Mathieu n'a que ça pour lui : ne sait pas lire.

Les cerveaux, c'était fêlé..., mais les flacons !



Frères, possible ! mais pas cousins... pas cousins !



Ego ! Ego ! Ego !.... Tous égaux !



— N'y a sous la t....oiture du ciel que le doux jus du vin, père Vireloque....

— Pour rendre un animal comme ça plus sauvage que naturellement.



— Misère-et-corde! faut pas chagriner ces petits mondes-là, — des animaux, comme nous autres.... ça se devore entre soi.



Le nouveau seigneur de la terre... pas fier avec le vilain, lui, et ne chiffonnera nullement les fillettes... mais ne faudra pas manquer de pistoles aux fermages, ou gare les vaches!



Madame la Femme : une Altesse qui n'a pas sa plus triomphante; mais lui faut plein son giron de secrets de Polichinelle.



Ne faut pas baguenauder dans les bois, mon doux Mo'sieu : y a des louveteaux dont la maman raffole de côtelettes de mouton.... en papillotes.



— L'homme, ça mange les moutons, comme fait le loup, ça bêle comme le mouton et touche à tout..... Misère-et-corde !



— L'histoire ancienne, mes agneaux, c'est mangeux et mangés; blagueux et blagués, c'est la nouvelle.



— Misère-et-corde ! jeune enfance !.... c'est déjà des histoires pour des toupies !...



Faut voir monsieur Michel payer les gages à son domestique!



— « La jeune Europe... » une jeunesse de soixante ans! et fatiguée.





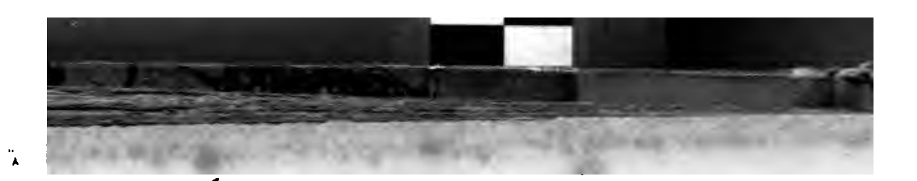
— Quand le Figaro devient vieux il se fait Basile.

XVI.

LES PETITS MORDENT.

L'envie, qui inspire souvent aux grands la calomnie, ne souffle aux petits que la médisance. Ceux-là se vengent de leurs humiliations par des coups de stylet; ceux-ci tirent raison de leur infériorité par des coups de langue. N'empêchons pas les petits de mordre; leur morsure n'a pas de venin. Si l'on dit que la charité en gémit, je réponds que souvent l'honnêteté a sujet de s'en applaudir. Il faut, à la morale qu'on outrage, un moyen de répression; je ne lui veux pas un bâton, mais il m'accommode assez qu'elle ait des verges.

Des traits comme ceux que Gavarni a recueillis ne déchirent personne. Nous les donnons comme d'ex-



cellents avertissements aux gens qui se croient exempts de toute retenue devant leurs inférieurs : il est bon qu'ils sachent que les petits mordent, et qu'ils apprennent à les craindre.

LES PETITS MORDENT.

— Comment ! y vous ont donné vot' compte à cause de vot' cousin ? excusez !... J'y aurais dit, moi: Madame, et le vot' de cousin ?... un' jeunesse que vous aviez élevée !... Les maîtres, voyez-vous, ma chère, c'est ingrat comme les oiseaux...



— Des carottes ! combien qu'y en a des bourgeois, et des huppés, qui ne vivent que de ça !

15.



— C'est ça qui serait un joli journal... qui vous donnerait tous les jours à Mo'sieu des nouvelles de chez lui, plutôt que du Caucase et de l'empereur Nicolas... Nicolas toi-même! Va, c'est moi qu'en sait du cocasse... pas vrai, Madame?



— Mam'selle chante, nous aurons de l'eau.



— Sans compter que des fois n'y a pas de quoi chez nous pour un pot au feu, et Mo'sieu portera un paletot de drap double.

— Jésus! un paletot de gras-double!

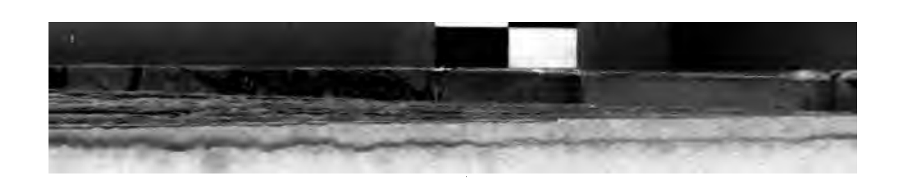


— C'te chaloupe !

— Un' poupée comme ça, ça vaut cher... à cause du taffetas !

— Je trouve que les cachemires ont été bien portés, cette année,... au mont-de-piété !

— La femme se porte bien, mais c'est le chapeau qui est mal porté !





— Du malheureux monde comme ça, ça n'y voit que d'un œil..... et 'core pas sans lucarne!



— V'là un nez qu'a coûté cher à mettre en couleur.



— La madame du pavillon qui met ses bas!

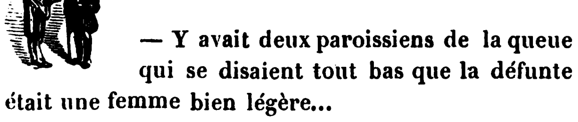
— P'us qu' ça d'quilles!



— Rire de la pauvreté, mes bourgeois, ce n'est que méchant; mais rire de la vieillesse, c'est bête.

— Que de paroissiens fameux dont il ne serait bientôt plus question par ici, si un homme de talent n'était pas là pour leur y tailler une couronne de n'importe quoi sur la mémoire !

— Y a t'i' donc tant de quoi être comme ça faraud... parce que le jour de la distribution des nez, on s'aura levé à trois heures du matin !



— Y avait deux paroissiens de la queue qui se disaient tout bas que la défunte était une femme bien légère...

— Merci! j'aurais voulu les y voir, eux, à la descendre, la sylphide, d'un troisième au-dessus de l'entre-sol.



— En v'là du guignon! La femme à Salanthoud, qui perd son homme le même jour que son chien!

Pauv' femme!... un si beau caniche.

— La moustache et pas de régiment!... mais pourvu qu'on paye la goutte aux anciens... pas vrai, colonel?

XVII.

POPULAIRE.

On conçoit la prédilection de Gavarni pour les types populaires; ils ont une physionomie caractérisée et des grâces pittoresques qui doivent séduire l'artiste. Sous le rapport moral, ils offrent au même degré tout un ordre particulier d'idées et de passions, parfaitement tranché sur le fond des mœurs générales, et dont l'étude est fort intéressante.

Le *populaire* de Paris a quelques qualités, tous les défauts et pas un ridicule. Il est essentiellement léger et ne s'attache bien qu'à des ombres et à des mots. Il est surtout remarquable par un tour d'esprit libre et vif, qui le fait incliner tout naturellement à la critique et à la raillerie. Quoiqu'il affecte de ne croire à rien, de n'être abusé par rien, il est d'une facile crédulité et se laisse engluer par tous les charlatans et les meneurs d'ours de ce monde; il s'agit tout uniment de lui dorer la pilule. On ne parle pas

assez du désintéressement de la classe populaire ; je le trouve sublime. Ses regrets ne vont jamais plus loin qu'hier ; ses espérances, plus loin que demain. Il faut de grandes calamités pour l'atteindre ; un petit bonheur lui suffit. Ses joies les plus vives se composent de peu : il se contente, pour ses meilleurs jours, d'un petit amour, d'un petit vaudeville et d'un petit écot. Combien y a-t-il d'hommes, parmi ceux dont on cite le plus le désintéressement, qui fussent satisfaits à si peu de frais ?

Gavarni a saisi avec un rare bonheur toutes les nuances de ce caractère naïf, goguenard, franc dans ses boutades, mobile dans ses affections, constant dans sa résignation à toutes les misères.

POPULAIRE.



— Qu'est-ce que tu peux venir chercher par ici, philosophe?

— Je ramasse toutes vos vieilles blagues d'amour, mes colombes; on en refait du neuf.



—La police va... a bien finir par les reculer, les ba... arrières... pa'c' qu'y a vingt-cinq ans que j'ai toujours dit, sous tous... les gouvernements, qu'on n'en trouverait pas de plus... joli emplacement pour la Cou... ourtille que l' Palais-Royal...



— Nous descendons de la branche des Pignonfumé par les femmes, mon cher !

— Et moi, je descends de la Courtille.



— Toinon ! je n'vaux rien quand on m'ostine ; je m'connais !...

— Une fichue connaissance que t'as là !



— Que veux-tu, Zénobie ? chacun a sa misère ! Le lièvre a le taf ; le chien, les puces ; le loup, la faim... l'homme a la soif.

— Et la femme a l'ivrogne



— Gueux de Paris! c'est la mort aux balais!



— Paris! du bruit plus que de besogne... mais pas tant que de boue!



— Au moins, moi, j'dis pas que j'aime pas le trois-six!



— Les hommes? que'que chose de prop'e!



— Si, moi, j'ai rien à la Caisse d'Épargne... c'est les événements qu'en est cause.



— L'piano, dans un ménage, c'est plus cher que l'pain... mais c'est flatteur.

— Demander au concierge où est le portier!... qu'i' faut être bête!



— On aime cet homme pour lui-même.



— Clarisse, vous avez une peine en dessous! Mais, voyez-vous, Clarisse, c'est pas à moi qu'on cachera les mélancolies qu'y a dans les cuisines; je connais ça à vos robinets, moi... Venons boire la goutte.



— M'ame Norine!...

— Hein?

— Y a quarante ans, je croquais les pommes vertes et je n'haïssais pas les femmes mûres.

— Après...

— Après?... Quand j'ai aimé les pommes mûres, j'ai aimé les femmes vertes.

— Vieux passionné!... allez donc manger vos pommes cuites.



Si le rosier ne sent rien, le porteur sent l'ail.



— Et il y a des pauvres femmes, assez fichues bêtes, pour se fiche à l'eau parce qu'un homme les quittera!.. Un homme! quelque chose de rare!...

XVIII.

BOHÊMES.

Au-dessous du populaire et bien loin de lui, s'agitent, dans un désordre sans nom, une foule d'hommes déclassés que l'ignorance, la paresse ou l'immoralité ont parqués dans un coin de la société. Ce petit monde se compose des vices tombés de tous les rangs. L'audace est le nerf de toutes les entreprises de ces batteurs de pavé. Tout est bon à leurs appétits désordonnés; ils ne connaissent pas de mauvais moyens; ils ne connaissent que de mauvaises chances. La fourbe ou la violence sont leurs armes habituelles, et ils les manient avec facilité. Vous verrez tout à l'heure à quel point de vue large et dégagé ils considèrent les lois et la morale; ils sont en guerre contre la société et pensent n'exercer que de justes représailles. Parce qu'ils vivent sans règle, sans mœurs et pour ainsi dire sans gîte, on les nomme bohêmes. Ils forment entre eux une même famille qui a ses

coutumes et jusqu'à son langage propres. Peut-être aurions-nous dû détacher de ce groupe hideux quelques individualités qui ne présentent pas un degré de perversité suffisant pour les faire confondre avec les bohêmes de pure race; mais il nous a semblé que Gavarni n'avait pas dû les comprendre dans ce cadre sans de bonnes raisons. Nous les y avons maintenues en les plaçant en tête, afin de montrer mieux le chemin qui conduit au pays de Bohême.

BOHÈMES.



— Faut bien montrer des images à l'homme, la réalité l'embête.

Machine à pleurer la Bretagne ou la Normandie, — de la force d'un Auvergnat.



— Avec la permission des autorités, Messieurs, qu'est-ce qu'il faut à un homme habile pour vous en faire voir de toutes les couleurs ?... Pas plus gros que ça de n'importe quoi, Messieurs !



Fait la commission.

« Le nom, la rue et les détails d'une jeune personne de vingt-trois ans, horriblement assassinée par un caporal qu'elle allait épouser au milieu du bois de Vincennes avec toutes les circonstances pour un sou !...



Messieurs les officiers du régiment en garnison dans la forêt de Bondy.



— Jean-Marie !

— Hein ?

— Y en a t'i' des abricots ?

— Y en a, mais y a des chiens.

— Allons ! viens, Jean-Marie !... Gros, Jean-Marie, les chiens ?

— Tout gros.

— Viens, j'te dis, Jean-Marie, c'est pa' à nous ces abricots...

MADAME ELOA CABESTAN.

Tient pâte épilatoire, mariages de raison, leçons de guitare et taffetas pour les cors.



— L'procureur du roi!..... d'quoi s'mêle-t-i' ?

— Ah! la morale publique!... Mais, brigadier, avez- vous médité pendant vingt-cinq ans la moralité de l'histoire, vous?... qu'est-ce qu'a été le public de tous les temps? voyons! un troupeau de dindons... dindons partisans, dindons ralliés, menés, retournés, protégés, éclairés, édifiés, glorifiés de toutes les façons; dindons qui font tous les auditoires, matière de toutes les vanités, aliment de toutes les ambitions, enfin tout ce qui est pâture en ce monde de mangeurs et de mangés... enfin tous les mangés!... Eh bien! qui a fait la morale de tous les temps, brigadier?... les mangeurs.



— Comment qu'un jury saurait le mal qu'on a dans nos états?



Mo'sieu n'a pas le sou ! Et Mo'-sieu a dîné ?

— Garçon, la faim justifie les moyens.



—N'y a pas de doute, mon président, qu'à ma place vous n'auriez pas abîmé comme ça c't homme-là, vous... Mais, voilà, y a que c'tte fois-là vous n'y étiez pas, mon président, à ma place... et que c'était moi...

« Au trente avril, il vous plaira payer, à son ordre, la somme de mille écus que vous n'avez pas reçue comptant. »



La maison Michel « Mon sac et mes quilles. » Grand assortiment de tout ce qui ne vaut rien.

XIX.

LES ANGLAIS CHEZ EUX.

En empruntant ici à Gavarni quelques-unes de ses observations sur la société anglaise, nous avons craint qu'on ne regardât cet emprunt comme un hors-d'œuvre dans un tableau destiné à peindre la société parisienne. Nous avions un motif plausible, le voici. Il nous a semblé qu'un point de comparaison ferait mieux ressortir les parties de cette peinture, et que, par une opposition de ton, les couleurs prendraient des *valeurs* plus tranchées. Paris et Londres représentent les deux foyers les plus actifs du mouvement intellectuel de ce temps. Par cette raison, il y avait un certain intérêt à les opposer l'un à l'autre. L'esprit calculateur et positif de nos voisins mettra mieux en lumière la frivolité et l'inconséquence du caractère français. On verra comment les mêmes défauts et les mêmes travers peuvent revêtir des aspects divers sous l'influence d'institutions et de mœurs dis-

semblables. Ceci conduit à dire d'une manière générale que les hommes se ressemblent par le cœur, et qu'ils ne diffèrent que par le cerveau. C'est presque une vérité banale que nous venons d'écrire, mais une vérité à laquelle on ne fait pas assez attention, et dont on pourrait tirer parti pour améliorer les hommes par l'éducation.

LES ANGLAIS CHEZ EUX.



— Voici beaucoup d'argent pour Votre Honneur, Milord !...

— C'est beaucoup d'honneur pour votre argent, Mo'sieur !

— Rien, sur ma parole ! comme un pot d'ale pour donner des jambes aux chevaux !



— Un peu d'ale fait grand bien.



Le dîner d'un « protecteur des animaux : « Une tranche de bœuf, la moitié d'une perdrix d'Écosse, une pinte de crevettes, etc...



— Vous pensez donc qu'une pinte de porter vaut mieux à l'estomac que deux coups de pied de cheval... Eh bien! chère Sarah, nous sommes absolument de la même opinion, vous et moi! surtout moi.



— Sur ma parole! monsieur John... des moustaches!

— Nous portons des rasoirs sur le continent, Betty, et nous rapportons des moustaches.

XX.

LA BOITE AUX LETTRES.

Ce n'est pas précisément un manuel de style épistolaire que Gavarni a voulu donner dans ce recueil de lettres; personne ne s'y trompera. On s'étonnera peut-être de trouver dans ce livre un badinage qui pourrait paraître indigne d'un esprit sérieux, si le lecteur devait s'arrêter à l' expression grotesque qui lui sert d'enveloppe, et en même temps on sera curieux, sans doute, de savoir si ces lettres sont originales ou inventées à plaisir. Si elles sont vraies dans le fond et dans la forme, c'est-à-dire si elles traduisent le naturel, qu'importe leur authenticité! Ce n'est pas là ce qui nous touche. Elles ont un cachet de naïveté qui est la vérité même; mais il ne faudrait pas s'y fier entièrement : l'art est un imposteur, et il n'a d'autre fin que de rappeler la nature par une com-

plète illusion. Pour nous, le principal mérite de ces lettres est dans leur portée psychologique, quelque triviales qu'elles paraissent. On reconnaîtra sans peine entre autres choses, après les avoir lues, que dans tous les rangs l'amour parle à peu près le même langage, mais qu'il n'écrit toujours pas la même orthographe.

LA BOITE AUX LETTRES.

« Mon cher Camille,

« Le grand dadais qui vous remettra cette lettre est bien le plus ennuyeux jobard du département (ce qui n'est pas peu dire!) mais je n'ai pas su me défendre de vous l'adresser; débarrassez-vous-en comme vous pourrez. »

« Viens me prendre ce soir je suis sortie pour la journée nous irons à la comédie je suis fier de ma toilette ma maltresse est à la campagne et j'ai essayé une robe un chapeau une mantille à elle, tout celà me va à ravir. »

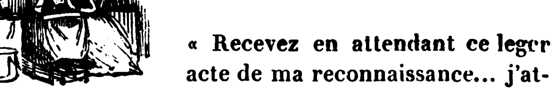


« Je fini en mouillant de mes larmes la main et la plume qui ont trace ces caractère qui sont pour ainsi dire dicté par Lamour; voyez si vous voulez me laiser en desespere, ou si vous voulez me faire lhonneur et le plaisir de partager votre vie avec la mienne.

« Je suis pour la vie

« Votre fidel et sincere aimable amie,

« JOSÉPHINE. »



« Recevez en attendant ce leger acte de ma reconnaissance... j'attend quels qu'eclaicisement qui me maîte mieux dans la connoissance de tout mes devoirs. Cet attendre nes pas sans inquiétude mellé sependant d'une tranquillité de cœur qui decoule des principes qui me porte ou respecte qui mes commendé, par ce que j'aime ce respecte qui est au fond de mon cœur nourit en moi de noble sentiment et par le même raison me fait supporter sans crainte ce que jentand qui pourai malarmé. »



CONGÉ EN PARTIE DOUBLE.

« Chère Adèle,

« Un événement imprévu me prive du bonheur de vous voir demain soir. Je pars à l'instant pour les Grandes-Indes. Adieu ! Croyez aux regrets éternels de votre fidèle amant.

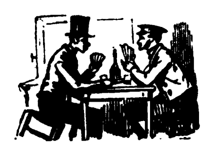
« OSCAR. »

« Ma chère Adèle,

« Un événement imprévu me prive du bonheur de vous voir demain matin.

« Je pars à l'instant pour les Grandes-Indes. Adieu ! Croyez aux regrets éternels de votre fidèle amant.

« ANATOLE. »



« Ah ! prenez pitié de l'état cruel où me laisse mon attachement pour vous. Émile ! Émile ! un mot, un seul mot que j'attends en comptant les minutes et dans une anxiété qu'il m'est impossible de vous peindre. Je me meurs d'inquiétude. »

(*Lettre oubliée dans la poche de Robinson.*)



« J'ai ta lettre chérie, ô mon Ernest ! je la presse sur mon cœur et la couvre de mes baisers... Qu'il m'est doux de penser que tu en fais autant de la mienne. Comme l'amour sait poétiser les choses les plus vulgaires.

« Ton Élise. »

(Ernest s'en fait des papillotes.)



« Adieu, ami, à demain ; il sera absent toute la soirée ; venez de bonne heure.

« Si vous me trompiez, si vous abusiez de la simplicité de mon attachement, mon ami, ce serait bien mal !... »



« Vous avez le secret de ma vie... ô mon Alfred adoré, vous ne le trahirez pas ? »

» Du château de Montgomery, 7 juillet. »



« ... Peut-être en ai-je trop dit; mon excuse est dans mon cœur, votre changement de conduite depuis quel que jour m'étonne veuillez donc à voir la complaisance de m'en donnez l'explication je n'est pas du moins mérité ne pas avoir de réponse c'est pour quoi josse esperéz que vous vouderez bien m'en faire une quel quelle soit pour quoi vous ai-je vue pour troubler mon repos et ma séçurite.

« Je suis avec estime et amitié. »



« Monsieur le sergent-major,

« Le caporal Telemaque vous présente le bonjour et vous prie de ne point trouvé mauvais sur ce qu'ils ne peut se presenté a la pelle qui doit se faire jeudi six heures du matin, heures qu'il lui est impossible de disposé vu son état..... Voila la seule cause pourquoi je ne puis me presenter... »



« Ma santé est autant bonne quils est possible quels soit étant séparée de tout ce que jait de plus chere; je ne cherche pas a décrire ce que jai soufert. De puis noltre triste séparation figure toi mon ange que les lârmes de ton amie nont tarie que lorsque jai eu le bonneure dettre tiree de lenxiete ou jetais parre raport a ta santee. «



« Ma siere amie vous me dites que vous a ves été malade sela me fait biem de la pene vous me dites que quan j'ai quite lostre Jeoure sela vous faist vien de la pene ma que sela vous fas pas de la pene. »



« . . . . . Ma siere epouse je vous fait bien mes complimens a vous ynsi que ma petite je fais bien de complimens a mes oncles etantes ea toules anfans je fait vien de complimens a ma mere éa tou mes frères je fait vien des complimens a notre merene je fait bien de compl... »

XXI.

BALIVERNES PARISIENNES.

Paris, cette ville si intelligente, si spirituelle, est certainement le lieu du monde où il se débite le plus d'impertinences, de platitudes et de balivernes. Les diseurs de rien y abondent et font paraître le véritable esprit fort rare. On n'en dit pas moins qu'il court les rues; mais ce sont manières de parler. Ce qui court les rues, c'est la sottise; on l'atteint toujours sans la poursuivre. Si les gens d'esprit étaient chargés exclusivement de tenir le tapis afin d'amuser cette société parisienne qui veut être désennuyée, ils mourraient infailliblement à la peine. Il a fallu consentir à laisser passer de certaines sornettes qui sont à l'esprit ce que le strass est au diamant; on pourrait appeler cela l'esprit des bêtes. Beaucoup s'en divertissent, et c'est parfois un charmant passe-temps. On ne demande à cette sorte de saillies que du naturel. Il appartenait à Gavarni, qui nous a montré tous les

genres d'esprit, de nous donner, à titre de récréation, des modèles de ce dernier genre. On voit que cet observateur curieux a suivi la sottise à la trace ; mais, en homme de goût, il ne nous en donne que les traits qu'un lecteur délicat goûtera à la faveur de la naïveté qui en est le sel.

BALIVERNES PARISIENNES.



— T'as peur du monde ?.. pour une rupture, innocent !.... Le monde, c'est le tribunal de commerce de tous les commerces... L'agréé de Calypso n'a jamais tort, mais l'agréé d'Ulysse a toujours raison.

— Comment ! feu mon cousin n'aurait laissé que ça ? Voyons ! je vous le demande, madame Laizardé, depuis trente-sept ans qu'il était pharmacien ! Madame Laizardé, feu mon cousin, pour sûr, devait avoir des fonds placés...

— Sur la caisse apothicaire...



— Cornichon de cabinet de lecture, va... je demande quelque chose de soigné : il m'envoie ça !

— « Labruyère... » qu'est-ce que c'est que ça ?

— Un ancien passionné pour la morale, qui est ennuyeux comme les mouches.

— Et moi qui ai manqué d'y demeurer dans cette rue-là !... Voyons ! viens-tu-t'en ?

— Non ! j'ai trop la colique.



— Ma poule, on n'est jamais si bien gratté que par soi-même.



— Je l'ai dit à Clara, j'ai dit : On fera tant qu'on finira par me la faire couper, ma barbe.



— Pourtant, grand-père, si polichinelle de Séraphin n'existe pas, comment peut-il être menteur et coquin comme il est, et farceur?



Se tromper de fenêtre en cherchant la nièce, et tomber chez la tante.

— Eh! comment vous portez-vous?

— Merci! et la vôtre?

— A vous rendre mes devoirs! Couvrez-vous!

— Mais comme vous voyez, et... vous vous portez bien?...



— Je conçois que les directeurs doivent donner difficilement des congés à messieurs les comédiens.

— Mais les propriétaires, c'est autre chose!



— . . . Moi! qui vous parle!

— Hein?

— Moi! qui vous parle!! j'ai été plus sourd que vous!... A présent, j'entends sonner l'heure à Vincennes, à Saint-Germain, à Saint-Cloud! partout!!... C'est bigrement embêtant! allez!

— Oui, mais si vous vous querellez avec tous les amants de votre femme, vous n'aurez jamais d'amis.



— Paul !

— Hein ?

— Les milles d'Écosse, ça n'est pas gai.

— L'*Émile* de Rousseau non plus !



— Patron !

— Après ?

— Eh bien ! j'ai rencontré c'te femme, tu sais, que son homme avait tant battue... pas changée !

— Tant pis !

Pour ne pas afficher ses amours, sortir précipitamment par la fenêtre.



— Mon Dieu ! Fortuné, ne sois donc pas ennuyeux comme ça !

— Tu ne dis pas comment tu voudrais que je fusse ennuyeux.



— D'aucuns disent que vot'e mo'sieu, mo'sieu Polyte veut, sauf vot' respect, manger son bien aux truffes...

— Au turf! père Pigaud.



— Savez - vous, Charlemagne, ce que je prends tous les jours après mon dîner, moi ?

— Par Dieu! mon cher....... vous prenez du ventre.



— Chut!... un actionnaire qui vient toucher son dividende!



— Certainement, c'est très-joli!... mais pour que je tienne en pied là-dedans, faudrait m'asseoir.



— Mo'sieu j'avais une tante... qui connaissait beaucoup m'am'selle Duchênois...

— Quelle femme était-ce?

— Ma tante?

— Non, mademoiselle Duchênois.

— Vous allez voir!... Elle parlait du nez...

— Mademoiselle Duchênois?

— Non, ma tante. Pour lors...





L'HOTEL DES HARICOTS.

« ... Malheur ! trois fois malheur aux capitaines rapporteurs
Qui vous y flanquent dedans pour trois fois vingt-quatre heures ! »



— Merci bien! Mais dites-moi, Mo'sieu... d'ici à cette place du Marché, combien peut-on rencontrer de bourgeois trop curieux sans vous compter?

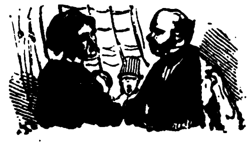
— Mo'sieu!...

— Ah! pardon... en vous comptant.



— Quelle nature!... les sites deviennent d'une largeur!...

— Et d'une longueur!...



—Dites donc! mo'sieu Curtis...

— Oh!... preununcez Keüatiss!

— Oh!... prononcez-le vous-même!



— Eh bien Mo'sieu, on prétend que Napoléon vous ressemblait: qu'il ne pouvait pas souffrir les bateaux à vapeur.

FIN.



CATALOGUE DE L'ŒUVRE DE GAVARNI.



La multiplicité des productions de Gavarni, et souvent le mode de publication qui les a éparpillées un peu partout, sont deux obstacles considérables à la formation d'une collection complète des œuvres de cet artiste. Il nous a semblé qu'un Catalogue qui comprendrait au moins les travaux les plus importants et les plus connus de cet habile dessinateur, pourrait offrir aux amateurs un objet utile, et au public un renseignement curieux. Malgré tout notre désir de faire entrer dans ce Catalogue le plus grand nombre possible de titres et d'indications, il n'a pas dépendu de nous qu'il fût moins imparfait. Nous avons la certitude néanmoins qu'il surpasse de beaucoup, par le nombre des ouvrages cités, les

collections les plus volumineuses que l'on ait pu former jusqu'ici.

On pourra juger d'ailleurs de la difficulté de la tâche que nous nous sommes proposée, lorsqu'on saura que, même avec le concours que Gavarni a bien voulu nous prêter, nous n'avons pu mieux faire. Nous espérons toutefois que l'auteur, pressé par le vœu de ses nombreux amis, et, plus que personne, convaincu de l'insuffisance de notre travail, voudra bien quelque jour s'occuper de réunir son œuvre complet. Jusque-là notre Catalogue, malgré ses nombreuses lacunes, sera, nous le pensons, consulté avec fruit par tous ceux qui voudront collectionner les productions de notre artiste, ou qui auraient seulement la curiosité de connaître l'importance de son œuvre.

Explication des abréviations employées dans le Catalogue.

Publ.	*publié.*
Suj.	*sujets.*
Impr.	*imprimé.*
Lithog.	*lithographie.*
Nouv.	*nouvelles.*

ŒUVRE DE GAVARNI

A

ABEILLE IMPÉRIALE (l'), journal, 1854-1855. — 12 sujets. — Modes et sujets divers.

X **ACTRICES** (les), 1839. — 14 sujets. — Publ. par le *Charivari*.

AFFICHES ILLUSTRÉES (les), 1844. — 6 suj. — Publ. par le *Charivari*.

ALBUM, 1832. — 5 dessins d'après Gavarni. — La Campagne, lith. par L. Noël. — La Partie d'échecs, Weber. — Les Apprêts du bal, Noël. — La Galopade, Weber. — Le Retour du bal masqué, Noël. — Publ. par Rittner.

ALBUM, 1843. — 6 sujets lithog. d'après Gavarni. — Une Roue dans le fossé, lithog. par L. Noël. — L'Étude de paysage, *id.* — Le Journal des modes, lithog. par Weber. — La Sortie du bois, *id.* — La Promenade, lithog. par L. Noël. — Le Maître de musique, *id.* — Publ. par Rittner.

ALBUM DE L'INFINI, 1838. — 6 sujets. — Le Confesseur. — La Peau de bouc. — Le Toréador. — La Sieste. — Les Cigarettes. — La Sérénade. — Publ. par Bourmancé.

ALPHABET. — Abécédaire pittoresque, suite de dessins sur bois, lettres montantes, etc.

AMI DE LA MAISON (l'), journal, 1856. — 2 dessins sur bois. — Le Blattier. — Le Fils à la Borgnotte. — Publ. par Paulin et Lechevalier.

AMOURS, 1833. — 6 suj. — La Bonne aventure. — L'Intrigue à domicile. — Paul et Virginie. — Un Petit Frère. — Le Petit Interprète. — La Promenade. — Publ. par Jeannin.

ANGLAIS (les) peints par eux-mêmes. — Suite de sujets dessinés sur bois, frontispice. — Types anglais. — Publ. par Curmer.

ANGLOMANES (les), 1 pièce. — Caricature de modes, signé Hippolyte. — Le second dessin lithog. de l'auteur. — Publ. par Martinet.

ARGENT (l'), 1838. — 4 suj. lithog. — Publ. par le *Charivari*.

ARTISTE (l'), journal. — La collection de ce journal contient un grand nombre de compositions de Gavarni. Nous citerons parmi les plus anciennes :

1837. Le Déjeuner.

1838. Albano. — Choses à la mode. — Le loup. — Voyage autour d'une femme à la mode. — Voyage pittoresque autour d'une femme à la mode.

1839. Une légende à la mode. — Philtre.

ARTISTES (les), 1838. — 15 sujets. — Publ. par le *Charivari*

AU MOIS DE MAI, 1835. — Vignette pour un roman de M. de Calvimont. — Publ. par Denain.

B

BAGATELLE (journal), 1833-1834. — Suite de dessins lithog., scènes de mœurs et costumes.

BALIVERNERIES, 1846-1847. — 24 suj. — Publ. par le *Charivari*.

BALIVERNES PARISIENNES. — Œuvres nouv., 1846. — 24 suj. — Publ. par le *Charivari*.

BALS MASQUÉS, 1837. — Suite de costumes. — Fermière. — Trouvère. — Paysanne basque. — Aragonnais. — Patron de bateau. — Montagnard. — Fantaisie écossaise. — Femme des Pyrénées. — Publ. par Aubert.

BALS MASQUÉS, 1839. — Costumes et scènes de carnaval.

BEAUX-ARTS (les), revue, 1845. — Un grand nombre de dessins sur bois et lithog. — Publ. par Curmer.

BELLES ACTRICES, date inconnue. — Portraits publiés dans le recueil qui portait ce titre.

BOITE AUX LETTRES (la), 1838-1839. — 34 suj. — Publ. par le *Charivari*.

BOSSES (les), 1838. — 6 suj. — Bosse de la philanthropie. — de la gaieté. — du vol. — de l'intempérance. — de la gourmandise. — de la curiosité. — Publ. par le *Charivari*.

BOSSU (le), journal, 1848. — Suite de dessins. — Publ. à Londres par Dubreuil.

C

CABINET DE LECTURE, journal, 1837. — Divers suj., entre autres, J.-J. Rousseau et Mme Merceret.

CAMARADERIES, 1840. — Ruse et confiance (portraits de deux amis de l'auteur). — Publ. par le *Charivari*.

CAMPAGNE (la), 1839. — Probablement il y a une suite sous ce titre général; nous n'avons eu que le sujet suivant : — les Parasols.

CARICATURE DE LA MODE, 1840. — Plusieurs suj. — Publ. par le *Charivari*.

CARICATURE (la), journal, 1838. — La Caricature provisoire, frontispice. — Dessin lithog. par Provost. — Une sage Recommandation.

1839. On ne dort pas les uns sans les autres. — Secret de toilette approuvé par la chimie. — Rien n'est bien, 4 sujets : les Médaillons à la mode; la Lecture du roman : *Une heure trop tard*.—Le Dimanche, 5 suj. : Au chemin de fer; Un nid dans les blés; M. Euclidet; Ici on loue des chevaux; Le chargé d'affaires.

ARICATURES. — Suite de suj., types, caractères et scènes de mœurs. — Publ. par Martinet.

CARNAVAL (le), 1838, 1839, 1840. — 27 suj. —Publ. par le *Charivari*.

CARNAVAL (le), 1847-1848. — Œuvres nouvelles. — 49 suj.— Publ. par le *Charivari*.

CARNAVAL (le) DE PARIS, 1841-1842-1843. — 40 suj. — Publ. par le *Charivari*.

CARROUSEL (le), journal, 1836. — Modes, travestissements et scènes de mœurs.

1837. Fantaisies, caricatures.

CHEMIN DE TOULON (le), 1846. — Œuvres nouvelles. — 10 suj. — Publ. par le *Charivari*.

CHEVALIER DE NOUGAROULET (le), 1839. — 6 suj. — Publ. par le *Charivari.*

CHRONIQUE DE PARIS (la), 1836-1837. — Dessins de modes.

CLICHY, 1840. — 21 suj. — Publ. par le *Charivari.*

CONGÉ DE SEMESTRE, 1839. — Il y a probablement une suite lithog.; nous ne connaissons que le Départ pour la campagne.

CONTEMPORAINS ILLUSTRES. — Suite de cent portraits lithog. Ont paru : le prince Napoléon; Decamps; Alf. de Musset; Sauvage, inventeur de l'hélice; Mlle Georges; Mlle Rosa Bonheur. M. de Belleyme; Isabey père. — Publ. par Lemercier.

CONTES DE FAMILLE, 1845. — Suite de dessins. Nous connaissons l'Aïeul et le Petit-Fils.

CONTES du chanoine Schmidt, 1841-1842. — 13 lithog. et suite de dessins sur bois. — Portrait de Christophe Schmidt. — Les Œufs de Pâques; le Mouton blanc; la Croix de bois; la Veille de Noël; l'Enfant perdu; la Colombe; le Ver luisant; la Corbeille de fleurs; le Serin; Eustache; le Petit Émigré; Godefroy le Petit Ermite.

CONTES FANTASTIQUES d'Hoffmann. — Dessins sur bois. Nous avons vu 174 dessins. — Publ. par Delavigne.

CONTREBANDIER (le), 1 pièce détachée, dessin lithogr. — Ce dessin est un des premiers de l'auteur. — Publ. à Bordeaux.

COSTUMES DES PYRÉNÉES, 1826. — Suite de dess. lithog. — Publ. par Martinet.

Idem. — Suite de dess. gravés par Gattine. — Publ. par La Mésangère.

Idem. — Suite de dess. lithogr. — Publ. par Rittner.

CORRECTIONNELLE (la), recueil de petites causes célèbres, 1839-

1840. — 100 dess. originaux, lithog. par Dollet et Dussommerard. — Publ. par Bourmancé.

COSTUMES DE THÉATRE. — Un grand nombre de dessins originaux de costumes pour acteurs et actrices, composés par Gavarni.

COULISSES (les), 1838. — 31 sujets. — Publ. par le *Charivari*.

COUPLET DE VAUDEVILLE (un), 1839. — 6 suj. — Publ. par le *Charivari*.

COURRIER DE PARIS (le), 1846. — Publ. par Rittner.

CROQUIS D'ARTISTES. — Suite de croquis. — Publ. par Rittner.

CROQUIS ET SUJETS, 1829. — Suite de dess lithog. — Publ. par Desmaisons.

CROQUIS FANTASTIQUES, 1838-1839-1840. — 6 suj. — Publ. par le *Charivari*.

D

DÉBARDEURS (les), 1840-1841. — 66 suj. — P. par le *Charivari*.

DESSINS AU FUSAIN. — Depuis 1848, Gavarni a produit, notamment à Londres, un très-grand nombre de dessins au fusain fixés et aquarellés ; nous en avons vu de très-beaux : chez M. Mélingue : *le Coalheaver;* chez M. A. Tronquoy : *le Baby*.

DESSINS GRAVÉS A L'EAU FORTE. — Ces dessins, peu nombreux, gravés par Gavarni lui-même, ont été tirés à un petit nombre pour les amis de l'auteur, et sont très-rares dans le commerce.

DESSINS ORIGINAUX. — Il est difficile d'évaluer le nombre des dessins originaux, plume, crayon, fusain, aquarelle, échappés à

la prodigieuse facilité d'exécution de Gavarni; en l'estimant au tiers de l'œuvre entier, on serait au-dessous de la vérité.

DESSINS SUR BOIS. — Le nombre des dessins sur bois produit par Gavarni est prodigieux; nous en avons indiqué quelques suites dans le catalogue. En 1848, il s'élevait déjà à 1,060 suj. — Nous mentionnerons ici 109 dessins sur bois publ. par le *Charivari* de 1837 à 1848, et une grande quantité de petits dessins, vignettes imprimées dans le texte du *Diable à Paris*.

DIABLE A PARIS (le), 1845.— 208 dess. grav. sur bois, en 28 sér. Vignettes et culs-de-lampes. (*Voir* dessins sur bois.) Publ. par J. Hetzel.

DIMANCHE (le), 1841. — Suite. — Publ. par la *Caricature* et le *Charivari*.

E

ÉCLAIR (l'), journal, 1852. — *Le Manteau d'Arlequin*, lithog. reportée sur bois et gravée par Louis. — (*Le même*, publié en lithog. par le journal *Paris*.) — Publ. par M. le comte de Villedeuil.

ÉLOQUENCE DE LA CHAIR (l'), 1843. — 21 suj. — Publ. par le *Charivari*.

ENFANTS TERRIBLES (les), 1842. — 1re série, 50 suj. — Publ. par le *Charivari*.

ENFANTS TERRIBLES (les nouveaux), suite aux précédents. — Publ. par le *Charivari*.

ÉTUDES D'APRÈS NATURE, de 1822 à 1856. — Gavarni a réuni un nombre infini d'études d'après nature en tout genre : figures,

paysages, accessoires. Nous citerons, parmi les plus intéressants et les plus curieux croquis et études : *le Siége de Bapaume*, par le duc d'Aumale; *Vues d'Écosse : Ile d'Iona, Grotte de Fingal*, etc., etc. — En portefeuille.

ÉTUDES D'APRÈS NATURE, 1851. — 12 planches lithog. — Publ. à Londres par Rowney.

ÉTUDES D'ENFANTS, 1833 (la couverture porte 1834). — 12 suj. — Publ. par Gihaut frères.

ÉTUDIANTS DE PARIS (les), 1839 1840. — 60 suj. — Publ. par le *Charivari*.

F

FAITS ET GESTES DES PROPRIÉTAIRES, 1847. — Œuvres nouvelles. — 6 suj. — Publ. par le *Charivari*.

FANTAISIES, 1839. — Lithogr. d'après Gavarni par Regnier : *Protecteur et Protégé; l'Intrigue*.

FANTAISIE (la), 1837-1838. — Titres : Cauchemar; le Bâton de vieillesse; Ma fille; Messager d'amour; le Commentaire; le Sommeil est frère de la Mort; Tête à tête. — P. p. Mme Naudet.

FANTAISIES, 1841 (suite). — Plusieurs ont été publiées par la *Caricature* (voir *Caricature* de 1839). — Publ. par le *Charivari*.

FASHIONABLES, 1834. — 12 suj. — Les mois de l'année représentés par une scène caractéristique.

LES FEMMES DE LA HALLE, 1854. — Grand dessin lithog. reporté sur bois et gravé par Fessart. — Publ. par *the Illustrated London-News*.

FIGARO (le), journal, 1839. — Frontispice. — Voilà un triste salon... — Voyez!... le restant de la vente... — Voilà pourtant comme je serai dimanche. — Les Rêves, 6 suj.

FLIRT (the), 1849. — Suite de dessins sur bois pour illustrer une *Physiologie de la Coquette*, par Albert Smith. — Publ. à Londres par Vizitelli.

FORTS DE LA HALLE, 1854. — Grand dessin lithog. reporté sur bois et gravé par Fessart. — Publ. par *the Illustrated London-News*.

FOURBERIES DE FEMME, 1837. — 1re série, 12 suj. — 1840, 1841. — 2e série, 52 suj. — Publ. par le *Charivari*.

FRANÇAIS (les) PEINTS PAR EUX-MÊMES. — Un très-grand nombre de sujets gravés sur bois. Types et costumes. — Publ. par Curmer.

FRANCE MUSICALE (la), 1840. — Cri de charité, sur des vers de M. de Lamartine, au profit des victimes des inondations, et diverses compositions. — Publ. par Escudier frères.

G

GALERIE D'AMATEUR. — Causerie. — Publ. par Gihaut frères.

GALERIE DURAND-RUEL. — Petits, petits! — 1785. — Une Rencontre. — La Poupée. — 1792. — Rêverie. — Sur papier teinté; lithogr. à deux teintes. — Publ. par Durand-Ruel.

GALERIE MODERNE. — Le Protecteur et le Protégé. — La Double rencontre. — Publ. par Delarue.

GAVARNI A LONDRES, 1849. — Série de types et de scènes de la vie anglaise avec un texte, par Albert Smith. — Publ. à Londres par Bogue.

GENTILSHOMMES BOURGEOIS (les), 1846. — Œuvres nouvelles. — 3 sujets. — Publ. par le *Charivari*.

GRÈCE (la), par M. le comte Stalberg. — Plusieurs planches. — Publ. par Ostewald.

H

HISTOIRE DU COSTUME EN FRANCE, 1843. — 11 suj. — L'auteur n'a pas continué cette collection. — Publ. par le *Charivari*.

I

ILLUSTRATION (journal universel). — *Passim*. Dessins sur bois. — Mascarades. — Bohême. — En carnaval. — Chaîne des dames. — Étude de fumeurs. — Le Cotillon. — La Valse à deux temps. — La Mazurka. — Modes d'hiver (1849). — De Boulogne à Douvres. — Types anglais (suite). — Un Mobilier de police correctionnelle (suite). — Fantaisie. — Ratting sport (suite). — Un verre et deux pailles. — Le fait et la théorie du Pendule. — Les Produits oubliés au palais de Cristal. — Bronze d'Humann. — Les Pick-Pockets de Londres. — La Normandie, dessin allégorique. — Masques et Visages, 19 sujets. (Ce sont des lithographies reportées sur bois et gravées par Fessart. Ont paru depuis dans le *Journal Paris*.) — Politiques et Moralistes. — Fantaisie. — Une Artiste. — La Nuit de la Saint-Sylvestre. — La Hausse et la Baisse. — La Reine douairière d'Oude. — L'Héritier du royaume d'Oude. — Ces dessins sont gravés par Fessart.

IMPRESSIONS DE MÉNAGE, 1843. — 1re série, 36 suj. — 1847. — 2e série, 39 suj. — Publ. par le *Charivari*.

INDUSTRIE DES ENFANTS, 1840. — Il devait y avoir une suite; nous ne connaissons que la pièce suivante : Francesco Lipurato, montreur de marionnettes.

INTERJECTIONS, 1839. — Toutes les interjections. — Haïe! — — Ah! — Psitt! etc. — Publ. par le *Charivari*.

J

JARDIN DES PLANTES, suite de suj. — Publ. par Curmer.

JÉROME PATUROT, 1849. — Série de dessins sur bois. 1er volume seulement. — Publ. à Londres par le journal *the Illustrated London-News*.

JEUNESSE DE J.-J. ROUSSEAU (la), 1838. — 6 suj. — Rousseau chez M. Ducommun. — Rousseau et Mme de Warens. — Rousseau et son ami Bâcle. — Rousseau et Mlle Galley. — Rousseau et Mme de Larnage. — Rousseau. — Publ. par Bourmancé.

JOCELYN, 1839. — 6 dessins lithogr. d'après le poëme de M. de Lamartine. — I. Prologue — II. Là, mon guide s'arrête. — III. L'un à côté de l'autre en paix nous nous assîmes. — IV. La foudre a déchiré le voile de mon âme. — V. Mon regard dans le sien se rencontre et s'arrête. — VI. Et ma main... resta toute la nuit dans sa main refroidie. — Publ. par Bourmancé.

JOURNAL DES GENS DU MONDE, 1835. — Suite de dessins lithographiés, scènes de mœurs, modes, travestissements. — Publ. par Gavarni.

JOURNAL DES JEUNES PERSONNES (journal), 1836-1837. — Dessins de modes. — Le jeune Savoyard. — La Romance de Nina. — Le Gâteau des Rois. — Le Grand-Père. — Le Singe d'Adrien.

JUIF ERRANT. — Suite de dessins, environ 500 suj. — Publ. par Paulin.

L

LEÇONS ET CONSEILS, 1839. — 20 suj. — Publ. par le *Charivari*.

LORETTES (les), 1841, 1842, 1843. — 79 suj — Publ. par le *Charivari*.

M

MACÉDOINE DE PETITS SUJETS, 1829. — Suite publ. p. Rittner.

Autre publ. par Mlle Naudet.

Autre publ. par Blaizot.

MACHINES (dessins de). — Un grand nombre de dessins de machines, dont plusieurs font partie du Bulletin de la Société d'Encouragement. Dessinés et gravés par Gavarni; ce sont les premiers travaux de la jeunesse de l'auteur.

MAGASIN DES ENFANTS. — Suite de dessins sur bois très-bien gravés. — Probablement inédit. — Appart. à M. Lainé, éditeur.

MAGASIN PITTORESQUE. *Passim.* — Un grand nombre de dessins sur bois.

MARIS VENGÉS (les), 1837-1838. — 18 suj. — P. p. le *Charivari*.

MARTYRS (les), 1839. — 8 suj. — Publ. par le *Charivari*.

MASQUES ET VISAGES, 1854. — Ce titre général comprend toute

la partie publiée par le journal *Paris* (voir *Paris*, journal), et réimprimée séparément. — Publ. par Jacotet. — Inédit : *Les Anciennes* (suite). — *Le Banc de la Correctionnelle* (suite).

MÈRES DE FAMILLE (les), 1847. Œuvres nouvelles. — 5 suj. — Publ. par le *Charivari*.

MISÈRES (les), 1838. — 6 suj. — Pas de toit ! — Pas d'appétit ! — Pas de cheveux ! — Pas le sou ! — Pas d'argent ! — Pas d'amoureux ! — Publ. par Caboche.

MODE (la), journal. — Un très-grand nombre de dessins de modes, travestissements, scènes de mœurs. — Gravé et lithogr. — 1843. — Les Vacances, lithogr. — Costume espagnol, lithogr. — Madrid, lithogr.

MODES, 1839, 1840, 1841. — Un très-grand nombre de dessins de modes, travestissements, lithogr. — Publ. par le *Charivari*.

MODES ((Journal des), par de La Mesangère, 1826, 1827, 1828, 1829. — Un très-grand nombre de modes, travestissements, gravés d'après l'auteur.

MONDE DRAMATIQUE (le). — Plusieurs dessins sur bois. — Publ. p. Gérard de Nerval.

M. LOYAL, 1840. — 6 suj. — Publ. par le *Charivari*.

MONTE-CRISTO, 1844. — 40 dessins aquarelles, gravés sur acier. — Publ. par Dufour.

MUSÉE DES FAMILLES. *Passim*. — Un grand nombre de dessins sur bois.

MUSES (les), 1839. — 3 sujets-charges. — La Peinture. — La Tragédie. — La Musique.

MUSÉE DE COSTUMES, 1837, 1838. — Costumes de théâtres. — Publ. par Aubert.

MYSTÈRES DE PARIS, 1843. — Suite d'aquarelles lithogr., par Régnier. — Personnages et scènes du roman.

N

NOUVELLE LANTERNE MAGIQUE, 1845. — Suite de petites lithographies, caricatures de mœurs, fantaisies, entre autres : *la Croix de Jésus* (leçons de lecture par une mère). — Publ. par Aubert.

NUANCES DU SENTIMENT (les), 1839, 1840. — 25 suj. — Publié par le *Charivari*.

NUITS DE PARIS. — Suite de grandes planches ; 6 seulement ont paru. — Le Souper. — Le Lansquenet. — Le Bal masqué. — Les Coulisses de l'Opéra. — Le Galop. — Une Présentation. — Publ. par Bulla.

NUITS VÉNITIENNES AU CASINO, 1839. — Il y a probablement une suite. — Parpaillonne, costume de carnaval.

P

PARENTS TERRIBLES (les), 1846. Œuvres nouvelles. — Publ. par le *Charivari*.

PARFAIT CRÉANCIER, 1846. Œuvres nouvelles. 10 suj. — Publ. par le *Charivari*.

PARIS, 1838. — Après la contredanse. — Retour du Bal. — (Avec encadrements.) — Publ. par Bourdet.

PARIS, tableau par M. Paul de Kock. — Suite de dessins gravés sur bois.

PARIS ET LES PARISIENS AU XIXe SIÈCLE, 1856. — Suite de types et de scènes de la vie parisienne pour l'ouvrage portant ce titre; aquarelles gravées par Rouargue. — Publ. par Morizot.

PARIS (journal), 1852-1853. — Les Partageuses, 40 suj. — Les Lorettes vieillies, 30 suj. — L'École des Pierrots, 10 suj. — Les maris me font toujours rire, 30 suj. — Le Manteau d'Arlequin, 10 suj. — Les Propos de Thomas Vireloque, 20 suj. — La Foire aux amours, 10 suj. — Les Anglais chez eux, 20 suj. — Histoire de politiquer, 30 suj. — Les Parents terribles, 20 suj. — Les Invalides du sentiment, 30 suj. — Les Bohêmes, 20 suj. — Les Petits mordent, 10 suj. — Études d'Androgynes, 10 suj. — Histoire d'en dire deux, 10 suj. — Piano! 10 suj. — Manière de voir des voyageurs, 10 suj. — Messieurs du feuilleton (Portraits des collaborateurs du journal *Paris*), 10 suj.

PARIS LE MATIN, 1839. — 12 suj. — Publ. par le *Charivari*.

PARIS LE SOIR, 1840. — 25 suj. — Publ. par le *Charivari*.

PARTIE CARRÉE (la), sans date. — Pièce détachée. Le premier dessin lithogr. de l'auteur; *signé* HIPPOLYTE. — A été tirée à un très-petit nombre d'épreuves.

PASQUIN (le), journal anglais, 1849. — Frontispice. — Publ. Londres.

PASSE-TEMPS DES SALONS, album, 1837, 1838, 1839. — Jeune page, lithogr. par Vogt. — Grand Seigneur, id. — Les Reproches, lithogr. par Lafosse. — La Prière, id. — Salon de 1839. — Les suites du Bal masqué, d'après le tableau de Biard. — Publ. par Desmaisons.

PATOIS DE PARIS, 1838. — 3 sujets. — Publ. par le *Charivari*.

PATRONS (les), 1847. — Œuvres nouvelles. — 2 suj. — Publ. par le *Charivari*.

PERLES ET PARURES, 1851. — Suite de figures à l'aquarelle, gravées par Geoffroy. — Publ. par G. de Gonet.

LES PETITS BONHEURS, 1837. — Publ. par le *Charivari*.

PETITS BONHEURS, 1856. — Suite de dessins à la plume (aquarelles), pour le livre de M. Janin publié sous ce titre. — Gravés par Rouargue. — Chez Morizot.

PETITS BONHEURS DES DEMOISELLES, 1837. — 8 suj. — Les Souliers neufs; les Habits d'homme; Ils sont éclos; un Chapeau neuf; le Boa; une Lorgnette; une Montre à soi; la Robe de soie. — Publ. par Caboche.

PETITS FASHIONABLES. — Suite de petits suj. — P. p. Aubert.

PETITS JEUX DE SOCIÉTÉ, 1837. — 6 suj. — Publiés par le *Charivari*.

PETITS MALHEURS DU BONHEUR, 1837. — 12 suj. — Publ. par le *Charivari*.

PETITES SCÈNES DIABOLIQUES. — Suite de petits sujets. — Publiées par Aubert.

PHRASES (les), 1839. — 4 suj. — Publ. p. la *Caricature*.

PHYSIOLOGIES. — Gavarni a produit un nombre infini de dessins sur bois pour l'illustration des petits volumes publiés sous le titre de *Physiologie*. Nous citerons entre autres : — Physiologie des Femmes, publ. p. Laîné; du Collectionneur; de la Femme politique; de l'Écolier; du Provincial à Paris; de la Lorette; du Débardeur; de l'Amoureux; de l'Industriel; de l'Étudiant; du Tailleur, etc., etc.

PHYSIONOMIE DE LA POPULATION DE PARIS. — Série de types. — Goupil.

PIÈCES DÉTACHÉES. — 1832. Le Diable hors barrière, chez Aubert. — 1834. Déjeuner de garçon, chez Descartes. — 1837; Gentilhomme de service dans la garde urbaine, chez Caboche. Démonstration d'anatomie, gravure sur bois; Horticulteur, dessin sur bois; la Jeune mère, dessin sur bois; Bal Musard, lithogr. — 1840. Atelier de lithographie. — 1831. Bonjour, ami. — 1837. Procédé peu coûteux pour les fabricants de grrrrands journaux; la Recherche de l'inconnu, lithogr. (Bertauts); le Sommeil est frère de la mort; la Femme à la tête de mort; (Bertauts). — 1832. C'est mon mauvais sujet, Rittner; T'en souviens-tu, friponne? id.; un Cabinet chez Pétron, id.; un Souper de Carnaval, id.; Vois ma main derrière, id. — 1838. Bal Musard, Bourdet; Soirée travestie, id.; Rencontre au bal, id.; Bal costumé, id. — 1834. Mascarades. — 1839. Bal de la Renaissance.

PLAISIRS CHAMPÊTRES, 1840. — 4 suj. — 2 ont été publ. par la *Caricature*, 2 par le *Charivari*.

PLAN D'ALIGNEMENT de la ville de Lourdes (Hautes-Pyrénées).

PLANS. — Divers travaux pour le cadastre des Hautes-Pyrénées.

POLITIQUE, 1839. — 9 suj. — Publ. par le *Figaro*.

POLITIQUE DES FEMMES, 1839. — 20 suj. — 10 ont été publiés par le *Figaro*, 10 par le *Charivari*.

PONT DE BORDEAUX. — L'auteur, attaché aux ponts et chaussées, avait été chargé de lever et de graver des détails et des vues d'ensemble des travaux de construction de ce pont.

PORTRAITS DE L'AUTEUR. — Sous le titre d'*Étude*, Gavarni a publié une lithogr. qui est le portrait de l'auteur. — Id. sur bois d'après un daguerréotype publié en janvier 1848 à Londres, par le *The Illustrated-London-News*.

PORTRAITS DÉTACHÉS. — Très-grand nombre de portraits : de M. Thénot, peintre ; de Mme la duchesse d'Abrantès ; de Mme Constance Aubert ; de M. Aubert ; de M. Henri Monnier : de M. Mélingue, artiste dramatique ; autre du même ; de M. Ch. Chandellier ; de M Louis Leroy, peintre ; de Mme ***, cantatrice belge ; de Mme Gavarni, pastel (à Londres) ; de Mme Tedesco, lithogr. ; de Mme Wilson, aquarelle, etc.

PREMIER DE L'AN CHEZ L'OUVRIER, 1854. — Grand dessin lithogr. ; a été reporté sur bois et gravé par Best ; il n'a été tiré qu'un petit nombre de la lithogr. — Publ. par *The Illustrated-London-News*.

PUPPET-SHOW (journal), 1849. — Suite de dessins sur bois. — Publ. à Londres par Vizitelli.

PSYCHÉ (la), journal, 1836. — Dessins de modes.

R

RENAISSANCE (la), journal, 1842. — Modes, travestissements.

REVERS DE MÉDAILLES, 1838. — 4 suj. — Publ. par le *Charivari*.

REVUE FASHIONABLE, 1837. — Costumes, travestissements. — Publ. par Aubert.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE, 1844-1845. — 52 sujets. — Musiciens comiques ou pittoresques. — Physionomie de chanteurs. — Publ. par Brandus.

REVUE DES PEINTRES, 1836,1837. — Contrebandier espagnol, tableau de l'auteur, lithogr. par Lanta. — Mon bel ange, baisez-moi. — La mère et l'enfant. — Le Salon de 1837.

S

SALON DE PEINTURE (le), 1839. — Publ. par le *Charivari*.

SCÈNES DE LA VIE INTIME, sans date — Suite.

SOUVENIRS DU BAL CHICARD, 1839. — 20 suj. — Costumes burlesques de carnaval. — Publ. par le *Charivari*.

SOUVENIRS DU CARNAVAL, 1837 et 1839. — 9 suj. — Scènes de carnaval. — Publ. par la *Caricature*.

SOUVENIRS DES PYRÉNÉES. — Suite de vues, entre autres : Baréges ; Grotte d'Ellaïs, près Baréges. — Impr. par Engelmann.

SUITE DE PETITES FIGURES, 1829. — 24 feuilles. — Macédoine de types, scènes de mœurs, fantaisies et sujets divers. — Publ. par Rittner.

SYLPHIDE, 1843. — Le Chevalier de la belle Étoile. — Suzanne.

T

TABLEAUX. — Nous ne connaissons que deux tableaux à l'huile de Gavarni achevés, et un troisième resté à l'état d'esquisse : *Un combat à coups de bâton dans les montagnes des Pyrénées*. Ce petit nombre d'essais fait regretter vivement que l'artiste n'ait pas produit davantage dans ce genre.

TÊTE DE BOHÉMIENNE, 1843. — Très-petit nombre d'épreuves. Impr. par Lemercier.

THÉATRE, 1838-1839. — 4 suj. — Scènes de la Femme raisonnable ; de Marie Brémont ; de Maria Padilla ; du Plastron.

THE ILLUSTRATED-LONDON-AL ANACK, 1852. — 12 suj. — Les douze mois de l'Année, caractérisés par le genre de divertissement qui est propre à chacun d'eux. — Publ. par *The Illustrated-London-News*.

THE ILLUSTRATED-LONDON-NEWS, 1848-1849. — Un grand nombre de dessins. — Scènes de la Révolution; scènes de mœurs. — Publ. à Londres.

TITRES. — Gavarni a fourni un grand nombre de dessins pour titres de journaux et publications.

X **TRADUCTIONS EN LANGUE VULGAIRE**, 1840. — 5 sujets. — Publ. par le *Charivari.*

TRANSACTIONS, 1839. — 7 suj. — Publ. par le *Charivari*.

TRAVESTISSEMENTS. 1830. — Travestissements nouveaux, publiés par Rittner. — 1832. Travestissements, 12 suj., publ. par le même. — 1833-1834-1835-1836. Travestissements divers publiés par Aubert et le *Charivari.*

TRAVESTISSEMENTS GROTESQUES. — Suite de dessins à la plume. — Publ. par Giraldon.

TRAVESTISSEMENTS NOUVEAUX, gravés par Gattine. — Publ. par La Mésangère.

TRIBUS ERRANTES DE PARIS (les), 1856. — Suite de dessins, gravure électrotypique. — Un de ces dessins a paru dans le numéro-spécimen du journal la *Comédie*. — Publ. par Paulin.

TYPES CONTEMPORAINS, 1839. — Caractères. — Jérôme Sauvage — Jacques Schwerdfoger. — Gontard. — Isidore Compoing. Publ. par Balathier.

TYPES VARIÉS, 1857. — 12 suj. lithogr.

V

VIE DE JEUNE HOMME, 1840. — 41 suj. — P. p. le *Charivari*.

VIGNETTES. — Un très-grand nombre de dessins sur bois ou gravés sur acier pour l'illustration de romans et publications diverses.

VIGNETTES POUR MUSIQUE. — Dessins lithogr. — Nous citerons : C'est moi ; la Feuille et le serment ; les Cellariennes ; la Prière ; le Commentaire ; les Lutins ; la Captive ; Gulnare. — (La plupart de ces dessins imprimés par Bertauts.) — Une très-belle suite de 10 dessins pour le premier dizain des Mélodies de Mme Gavarni. — Publ. par Escudier frères.

VOYAGE DANS LES HIGHLANDS, 1851. — 3 dessins lithogr pour l'ouvrage publié sous ce titre par M. Bouquet, paysagiste. — 1. Joueur de cornemuse écossais. — 2. Blanchisseuse. — Lutteurs à la pierre. — Publ. par Bouquet.

Z

ZODIAQUE DES GENS DU MONDE, 1839. - Les Mois de l'année. — Nous ne connaissons que le mois de janvier (les Etrennes).

Les ouvrages suivants, quoique étrangers à l'œuvre de Gavarni, nous ont paru devoir être mentionnés accessoirement à la fin du Catalogue, comme pouvant donner une idée des facultés puissantes de cet artiste. On sera certainement étonné, qu'au milieu de ses innombrables travaux, cet esprit si fécond ait trouvé assez de loisirs pour produire tant d'essais divers et qui demandent le recueillement et la méditation.

Pour paraître prochainement :

LITTÉRATURE — Manières de voir et façons de penser. — In-8°. Chez Dentu.

SCIENCES. — L'auteur est occupé de la révision de plusieurs travaux importants qui seront prochainement publiés sous ce titre : *Cahiers de recherches.* — Ces très-curieuses analyses comprennent :

1° *Théorie du travail des forces tournant sur leur point d'application aux corps d'ailleurs libres dans l'espace.*

2° *Propriétés du segment* ou *Trigonométrie mixtiligne.* — Comprenant le calcul intégral et le différentiel, expliqués sans le secours de l'algèbre, et en géométrie générale, c'est-à-dire, en admettant comme quelconque la fonction qui régit les variables.

3° *Le tour optique.* — Instrument à l'aide duquel les corps en mouvement sont visibles, quelles que soient leurs vitesses.

4° *Le trigonomètre.* — Discussion d'un solide tel que ses ordonnées sont la mesure des périmètres de tous les triangles imaginables, inscrits dans un cercle donné.

5° *Microscope géométrique.* — Recherche sur la nature et la réalité des quantités dites infiniment petites.

6° *Le quartant.* — Nouvel engin simple en mécanique.

7° *Parallélipipède liquide.* — Paradoxe hydrostatique.

8° *De la transmission des quantités de mouvement entre les masses supposées absolument dures et rigides.* — Aperçu d'une loi nouvelle au point de vue de laquelle le choc, tel qu'il est discuté, peut être considéré comme le résultat ordinaire, mais non nécessaire de la rencontre des corps.

Gavarni a fait en outre des travaux considérables sur la locomotion dans l'espace, indépendamment des pesanteurs relatives, travail qui n'a, par conséquent, aucun rapport avec la direction des aérostats, problème qui jusqu'ici repose sur un ordre de choses vague, si non tout à fait irrationnel. Ce travail dément, comme on peut voir, tout ce qui a été dit sur une prétendue découverte de l'auteur par rapport aux ballons.

FIN DU CATALOGUE.



TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

